

SYLVAIN GILBERT

***QUARANTE JOURS
EN QUARANTAINE***

Une histoire de covid-19

SPIRITUS TREMENS

Cet ouvrage est une œuvre de fiction; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence et les coïncidences font parfois bien les choses...

Révision et correction: Geneviève Bossé
Couverture et mise en page: Sylvain Gilbert
Photo de l'auteur: Geneviève Bossé

Couverture: Image by Tumisu from Pixabay

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur, Sylvain Gilbert

© Sylvain Gilbert, 2020
© Spiritus Tremens, 2020

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2020.

ISBN : 978-2-9817759-6-2

*Pour mon frère Christian qui a toujours été
mon ange gardien*

PROLOGUE

Je ressens à l'intérieur de mon corps un ensemble de phénomènes pathologiques se manifestant brusquement et intensément, ce qui laisse prévoir un changement décisif dans l'évolution du reste de ma vie. C'est ce qu'on appelle le début d'une crise et ceux et celles qui me connaissent se demandent ce que ce jour a de différent des autres jours de mon existence. Ils pensent que je suis un hystérique, que je suis un névrosé dans un conflit psychique et perpétuel qui s'exprime par une manifestation émotionnelle, voire théâtrale, de mes agissements alors qu'au fond, je suis une personne qui vit dans une ivresse intense et volontaire afin de profiter du moment présent.

Ma copine, Geneviève, mieux connue sous le nom de GBoss, me regarde, je la regarde. Elle ouvre la bouche, je fronce les sourcils. Elle parle, je n'écoute pas. Elle répète, je me retourne vers l'ordinateur. Elle répète encore, je baragouine un son guttural.

— Mets ta pancarte!

Elle quitte mon bureau, notre bureau, d'un pas décidé, en soupirant, son exercice préféré lorsque les reflux de ma crise d'adolescence refont surface. Nous partageons, dans le Vieux-Limoilou, à côté du Pierrot, un petit condo que certains trouvent grand. C'est étrange comme les gens ont des visions différentes des proportions. Notre six et demi au rez-de-chaussée d'un triplex ressemble à un château de la Loire principalement pour ceux qui habitent une maison de trois étages avec cinq chambres, deux salles de bain, une salle de jeux, une salle de lavage, un garage, un

cabanon, une piscine et plus encore.

— Wow, c'est grand! s'exclament-ils lorsqu'ils pénètrent dans notre modeste demeure.

— C'est parce que tu vois tout l'appartement d'où tu es, imbécile.

— Quoi?

— C'est parce que tu vois tout l'appartement d'où tu es, c'est à aire ouverte.

Je change souvent la fin de mes phrases et des histoires que je raconte pour m'assurer d'une fin plus glorieuse, ou pas. Les gens sont d'une naïveté impressionnante quand on se donne la peine de les remplir d'histoires les plus rocambolesques qu'ils ont entendues. Plus l'anecdote ressemble à un film de James Bond, plus les chances que le poisson morde sont grandes et je ne suis pas un pêcheur de canettes comme certaines personnes que je ne nommerai pas ici, mais qui se reconnaîtront par leur incapacité babylonienne à ne jamais pogner une petite truite sans défense. C'est vrai que les poissons sont sans soutien, même les véganes n'en parlent jamais. Je les soupçonne même d'en manger à l'aide d'un couteau, dans le salon, avec le colonel Mustard.

Vous vous demandez certainement pourquoi j'écris ce qui se passe dans ma tête au lieu, comme je le fais habituellement, de raconter ce qui se passe dans la tête de mes personnages sombres et pernicieux. C'est parce que la pandémie du coronavirus frappe à notre porte et je pense que ce sera l'histoire d'une vie, d'une génération.

En fait, je suis un personnage énigmatique et

malaisant et je pense avoir attrapé le maudit virus parce que j'ai joué à la roulette russe avec ma vie ce matin. Je me suis assis à côté d'un Asiatique qui toussait dans l'autobus. Ainsi débute cette histoire de quarante jours de quarantaine alors qu'il ne me reste que quarante pourcents de ma quarantaine ou quelque chose du genre.

LUNDI 16 MARS

Je suis dans la première journée de notre quarantaine, volontaire pour moi, obligatoire pour Geneviève. Et oui, encore une fois, l'école de ma copine, l'école secondaire les Etchemins, l'ESLE, fait la manchette. Il y a un cas confirmé du satané virus chez un enseignant qui n'a pas voyagé à l'étranger, alors tout le personnel de l'école ainsi que les élèves sont confinés à la maison. Je voudrais crier sur tous les toits ma joie d'être obligé de rester cloîtré chez moi, mais je ne voudrais pas passer pour un sans cœur. Rester chez moi, tous les jours, tout le temps, c'est comme gagner à la loto. Je vais pouvoir écrire et écrire et écrire, sans fin et sans relâche et sans remords. Bon, je vais quand même « travailler » de la maison en mou ou en bobette, mais le reste du temps, ça sera écriture, jeux de société et séries télé. Quoi demander de mieux?

Je ne sais pas si vous vous souvenez de l'autre fois où l'ESLE a fait la une des journaux. C'était à l'automne 2011, quelque temps après que j'aie rencontré Geneviève. Une employée de l'école, Julie Gagnon, mieux connue sous le nom de Samantha Ardente, est une actrice porno, bien connue dans sa famille et dans les toilettes lugubres des bars miteux de Québec. Elle est venue, pas de jeu de mots ici, faire le lancement de son calendrier sexy au bar l'Autre Zone de Limoilou. J'en ai donc profité pour aller encourager la pauvre fille congédiée injustement par la commission scolaire des Navigateurs et prendre un selfie avec elle. C'est mon seul et unique selfi-groupie

de ma vie. Quand tu atteins l'Everest, tu ne grimpes pas d'autre sommet. Geneviève a remis le calendrier à son collègue, la Noix, qui est encore plus ancré dans son adolescence qu'un boutonneux de seize ans. Il était le plus heureux des jouvenceaux!

En ce premier jour de retraite forcée, je décide donc, rebelle que je suis, de « travailler » de la maison même s'il n'y a pas de consignes claires de mon employeur. Je me présente donc au travail tôt, en jogging et en t-shirt. Je n'ose pas trop les bobettes pour cette première journée, surtout que je passe un candidat en entrevue ce matin. Pour des raisons aussi obscures que la face cachée de la lune, on me demande de justifier ma non-présence sur mon lieu physique de travail. On n'est pas encore arrivé au vingt et unième siècle dans les compagnies d'assurance au Québec. On pense encore que les gens qui « travaillent » de la maison se pogne le cul, alors que tout le monde sait qu'on abat beaucoup plus de boulot ou bouleaux lorsqu'on demeure à la maison. La fille des ressources humaines m'appelle même chez moi, en fin de journée, pour comprendre mon raisonnement.

— Si tu penses que je ne suis pas capable de prendre ce genre de décision, pourquoi tu m'as engagé?

— Quoi?

— Est-ce que tu penses que ce genre de décision est exagéré?

Eh boboy! Je peux presque m'imaginer ce que les gens au temps de l'inquisition pouvaient ressentir. Comment faire sentir quelqu'un coupable de quelque

chose qui n'a aucune importance et aucune incidence sur la vie de personne ? Après trente-deux millisecondes, ce sentiment de frustration est remplacé par la joie d'être de retour à la maison à dix-sept heures.

Je change d'ordinateur, mon ordinateur personnel est le même modèle que celui de la job. Je raccorde donc mon ordinateur personnel sur mon écran, ma souris et mes haut-parleurs. Mon clavier Bluetooth est déjà connecté aux deux laptops. Je mets de la musique aléatoire à partir de quatorze mille chansons téléchargées plus ou moins légalement au cours des vingt dernières années. *Mack the knife* de Frank se met à jouer et, comme Céline Dion, je danse dans ma tête. Je me demande pourquoi je n'ai pas écouté de musique aujourd'hui quand j'étais au travail. Quand je suis physiquement dans les bureaux de mon employeur, je n'écoute jamais de musique, mais à la maison, j'en écoute tout le temps. C'était peut-être pour me convaincre que j'étais au bureau.

Je suis en train de réviser l'autobiographie de mon père pour la publier et la mettre en vente au travers de la compagnie de services que je viens de démarrer, Spiritus Tremens : parce que vos livres méritent d'être lus sans que vous déboursiez le moindre sou. Il faut bien que je fasse de la publicité où je peux. Je termine la mise en page avant d'aller préparer le souper.

Alors que j'écris ces lignes, je constate que je ne suis pas sorti une seule fois de la journée, pas du tout. Moi je respecte la quarantaine au pied de la lettre. Je pense que je vais sortir demain. Je dois aller à

l'épicerie pour acheter un peu de nourriture et du papier cul. Il m'est strictement mentalement interdit de planquer des quantités faramineuses de biens, de toute façon, je n'ai aucune place pour mettre ça et je n'ai pas de carte du Costo ni même de voiture. J'ai survécu à ma première journée officielle du coronavirus, je ne suis pas sorti, je n'ai pas pris de boisson et je ne suis pas mort. Ah, j'ai aussi commencé à lire *L'Équilibre du monde* de Rohinton Mistry et nous avons entamé la série *C'est comme ça que je t'aime*. Je vais essayer de faire mieux demain!

MARDI 17 MARS

On est déjà demain, ça passe vite la quarantaine. J'ai déjà 46 ans, presque 47. J'ai hâte de vieillir cette année. C'est sûr que j'ai toujours mieux aimé Stephan Lebeau à Andreï Kostitsyn et j'ai un faible pour les chiffres impairs ainsi que les bouteilles de whisky vieilli en fût de Xérès. C'est étrange comment nos papilles gustatives fonctionnent, car je n'ai aucun souvenir agréable d'avoir trempé mes lèvres dans un vin de Xérès, mais je ne cesse d'envoyer de l'argent aux producteurs espagnols pour qu'ils continuent de mettre leur vin blanc amer et iodé dans leurs barriques inestimées.

J'ai encore une entrevue aujourd'hui, donc je couvre mes bobettes de mou, le même mou qu'hier, mais pas les mêmes sous-vêtements. Je suis quand même propre de ma personne. Ça *pope* de partout sur nos canaux de communication. Nous avons trois outils différents pour clavarder au bureau et, pour deux de ces outils, j'ai deux comptes différents, ce qui fait en sorte que lorsque je suis dans un compte, je n'ai pas les notifications de l'autre. L'enfer sur terre. Je suis comme le Canadien de Montréal, en rattrapage. En passant, je pense que c'est la plus longue série de jours sans défaite de mon club de hockey cette saison, je dirais même de ce siècle. Criss qui sont poches! Un peu comme mes Cowboys, au moins Jason Garrett ne sera plus là l'an prochain. Comme le diraient les Nordiques quand ils ont fini dernier trois ans en ligne : le meilleur est à venir.

J'écoute la conférence de presse du gouvernement

Legault et comme tout le monde, je suis obnubilé par le docteur Arruda. Un leader charismatique comme il ne s'en fait plus, même notre premier ministre m'impressionne, ce qui n'est pas chose facile. Du côté fédéral, notre Justin national tente en vain de garder la tête hors de l'eau en publiant une photo de lui qui « travaille » de la maison. Une photo sur laquelle on aperçoit des feuilles dans les arbres. Incroyable! Il interdit l'entrée au pays à tous sauf aux Américains. Pourtant, c'est eux que j'aimerais garder hors du pays.

Geneviève, tout sourire, me dit qu'elle ne peut pas sortir de la maison et que je suis le courageux volontaire qui devra affronter le monde extérieur pour trouver du papier cul ainsi que de la nourriture, dans cet ordre bien sûr. Il nous reste six rouleaux et selon les calculs officiels d'un site internet expert en la matière, nous en avons encore pour quelques jours. Je prends mon courage à deux mains, mon portefeuille de l'autre, mon téléphone de l'autre et je quitte l'appartement en embrassant mon amoureuse à un mètre de distance.

Je me crois dans le roman Bird Box, sauf que je peux regarder et il n'y a pas une force surnaturelle qui me fait perdre la raison pour me pousser au suicide. Presque pareil. Je croise un couple dément qui promène leur chien Pug qui me supplie du regard de lui donner un coup de pied dans la face, mais je pense qu'il en a déjà reçu assez dans sa pauvre existence. Une dame me dévisage alors qu'un jeune homme change de trottoir en m'apercevant. Je suis troublé de voir mon Limoilou ainsi, suspicieux et désert.

Je fais mon épicerie à distance respectable des incubateurs de virus ambulants et je choisis mes fruits et légumes du regard, sans les toucher préalablement avec mes gants. Je ne peux pas croire que je fais mon épicerie ganté. Au moins, si un jeune blanc bec me regarde avec trop d'insistance, je pourrai le gifler avec mon gant pour le provoquer dans un duel d'éternements postillonneux. Il ne reste plus de papier cul. Je ne comprends pas les êtres humains. Est-ce que la majorité d'entre eux sont des imbéciles?

En revenant à la maison, je me sens triste. Cinquante et quelques millisecondes plus tard, je retrouve le goût de vivre en me débouchant une Guinness pour célébrer la Saint-Patrick, probablement la fête des Irlandais la moins festive de l'histoire de l'humanité. Nous terminons la saison de *C'est comme ça que je t'aime*. C'est absurde, sombre, irréel et hilarant. Les séries québécoises n'ont rien à envier à celles de nos voisins du Sud.

Avec ce mois gratuit à tou.tv, nous devons en profiter pour écouter un maximum de contenu télévisuel d'ici. Je m'empare donc d'une bouteille de whisky irlandais, le Ballyhoo, achetée en terre d'Irlande, directement à la distillerie Connacht, et nous démarrons *La maison bleue*. Criss que c'est poche, identique aux Canadiens. Est-ce qu'il y a eu, dans l'histoire du monde, un pire acteur que Dominic Paquet? Déjà qu'en tant qu'humoriste je ne le trouve pas drôle, en tant que comédien, il est pathétique. Je n'ai toujours pas de symptômes, mais Geneviève, dans son rôle d'hypocondriaque manqué, a un picotement

dans la gorge et elle est persuadée qu'elle a contracté le damné virus et qu'elle mourra dans d'atroces souffrances.

MERCREDI 18 MARS

Aujourd'hui, ma compagnie a décidé que tous les employés allaient travailler de la maison. Finies les inquisitions suspicieuses pour connaître nos raisons de désobéissances corporatives. Je suis attristé par cette recommandation officielle parce que j'aimais bien jouer le rebelle farouche, ma crinière dans le vent. La compagnie aimerait que nous puissions répondre au téléphone, le fameux 7-7000, pour aider les âmes en détresse devant les avancées technologiques des internets.

Après avoir repassé dans ma tête plusieurs scénarios plus ou moins réalistes, je suis convaincu qu'il ne faut vraiment pas que je réponde au téléphone, c'est trop risqué et ma carrière serait en jeu. La vie au travail est un champ rempli de mines antipersonnelles qui peuvent me mettre dans une position précaire et m'envoyer directement dans le bureau de mon patron sans passer go et sans réclamer 200 \$. Je me fais régulièrement chicaner par mon patron, mais quand tu as travaillé pour Bomar Ennis, monongle Omar, il n'y a plus rien à ton éprouve. Tabarnak Gilbert. Il y a même d'anciens collègues qui me disent que les murs susurrent des Tabarnak Gilbert lorsqu'ils passent près de certaines salles de réunion.

Parlant de réunion, où je travaille, il y en a beaucoup qui ont la réunionite aiguë. Ils ne sauraient vivre sans réunion, sans passer tout ce temps à écouter parler, s'écouter parler. Pour eux, le télétravail est un cauchemar pire que l'Apocalypse, pire que le roman *La clef de l'abîme* qui décrit la fin du monde, la

destruction de l'humanité dans des souffrances sans nom. Ils se pointent soudainement dans nos rencontres, sans vraiment être invités, pour mettre le grain de sel qui fait déborder le vase. Ils aiment trouver des enjeux où il n'y en a pas, ce qui justifiera quelques réunions et plus encore des comptes rendus trompeurs, probablement volontaires, pour que des naïfs, comme moi, répondent en corrigeant le tir, manquant lamentablement la cible, puisque les multitudes de pourriels se poursuivront jusqu'à la prochaine réunion, devenue nécessaire, pour éclaircir l'imbroglio causé de toute pièce par cette tempête dans un verre d'eau.

Le point négatif de « travailler » de la maison, c'est que le frigo est extrêmement proche et que sa voix suave qui murmure mon nom m'attire inexorablement vers lui. Je suis comme un vieux marin, le capitaine Hadock probablement, séduit par une sirène au torse nu chantant mélodieusement sur une roche au milieu d'un océan tempétueux. Je vais éviter de parler du pot d'arachides qui ne cesse de déverser une partie de son contenu dans ma main sans que je m'en rende compte. Je fais tellement de va-et-vient entre le bureau et la cuisine que j'ai commencé à creuser un sillon dans le bois franc.

Je décide donc de me remettre en l'entraînement si je ne veux pas devenir une grosse patate. Je commence par une trentaine de minutes d'étirements et de poussage de fonte. Je vais essayer de façonner les muscles de mes bras et de ma poitrine, la fameuse routine mieux connue sous le nom de *chest-bras*. J'en profite aussi pour travailler mes abdominaux puisqu'il

y a certaines personnes qui comparent ma barbe à celle de Wolverine, il faudrait que je porte fièrement le *six-pack* comme lui au lieu de l'indésirable vinier. Ça fait du bien de sortir le méchant!

En fin de journée, nous décidons de sortir, de prendre une marche. C'est probablement l'activité que je déteste le plus, ça ne sert à rien. Pour moi, marcher, c'est un moyen de transport, c'est pour aller quelque part, pas aller nulle part et revenir. Quand j'étais enfant, on allait faire un tour de machine, c'était la même chose, mais en voiture. Au moins, nous nous rendions souvent chez mon oncle Willy pour qu'il nous fasse ses succulentes frites avec beaucoup de sel et de vinaigre. Aujourd'hui, il y a juste ceux qui ont une motocyclette, une motoneige ou un VTT qui font des tours de machine. Je ne comprends pas le concept de payer des dizaines de milliers de dollars pour faire des tours de machine. En tout cas, faites attention aux machines!

Aujourd'hui, nous avons fermé la Friperie Saint-Augustin. Je suis président bénévole du conseil d'administration de l'organisme sans but lucratif et nous avons malheureusement dû fermer la boutique envoyant ainsi une dizaine d'employés au chômage. C'est triste. Ces gens n'ont pas la chance que j'ai de pouvoir « travailler » de la maison et ils n'ont pas non plus la même marge de manœuvre pour pouvoir supporter quelques jours, voire semaines, sans salaire. Cette situation m'attriste grandement, mais quelques microsecondes plus tard, Donald Trump affirme qu'il savait que le coronavirus allait être une pandémie bien

avant que la propagation de l'abominable virus ne soit déclarée comme telle alors que le 7 mars il disait ne pas être inquiété par la COVID-19 et, le 16 mars, deux jours plus tôt, il rassurait la population que le virus allait disparaître durant l'été. Quel être méprisant. Il a probablement un bunker rempli de papier cul chez lui!

JEUDI 19 MARS

Je commence la journée par écrire une lettre de motivation pour les employés de la friperie. Je mets à jour notre site internet ainsi que les heures d'ouverture sur Google Maps et je fais une publication sur notre page Facebook. Nous continuerons de recevoir les dons des généreux citoyens et de faire le tri de la marchandise reçue. Cinq employés conservent leur emploi, mais leur nombre d'heures est diminué et à ce rythme, nous ne pourrions pas les garder très longtemps.

Je me présente au travail quelques minutes plus tard. Changement d'ordinateur et non d'habillement, j'ai les mêmes joggings depuis lundi. Il y a des choses étranges dans la vie, comme des concepts qui ont lamentablement raté leur cible. Ces pantalons de coton ouaté que je porte ont été conçus pour la course à pied, mais ils sont utilisés pour ne rien faire dans le confort de notre foyer. Notre univers est rempli d'incompréhensions comme celle-ci. Combien de jours puis-je les porter consécutivement? Est-ce qu'il y a un record du monde sur ce point? Je me dis que tant que l'odeur est supportable, je peux continuer à vaquer normalement à mes occupations.

Je me rappelle soudainement que j'en ai une autre paire que j'ai achetée en Californie il y a quelques années. Nous avons passé, au mois de juillet 2015, trois semaines en *camping-car* dans le *Golden State*. Nous n'avions pas apporté de vêtements chauds et dans le parc de Yosemite, la température pouvait atteindre le point de congélation la nuit. Nous sommes

donc arrêtés au Wal-Mart, non pas pour voir des Américains avec pas de dents, mais pour nous procurer des pantalons de coton ouaté. C'est durant ce fameux voyage que des triplets d'une dizaine d'années sont venus me harceler sur notre terrain de camping, me demandant des hot-dogs et me racontant leur péripétie dans des cavernes. Alors que le jeune Patrick m'expliquait comment il avait pissé dans ses culottes, ce qui expliquait son pyjama beaucoup trop petit, Geneviève rigolait en sirotant un *bourbon Ginger-ale*. Ils nous arrivent toujours des aventures improbables en voyage.

J'oublie rapidement que je peux changer de pantalon et je me mets au « travail ». J'ai des scripts *Terraform* à finir ainsi que le déploiement automatique de *Cloud Function* à partir d'une action *Github*. Il y a malheureusement une secte au bureau qui ne prêche que par l'utilisation de service *Kubernetes* qui ne cesse de nous mettre des bâtons dans les roues pour que nous rejoignons leur culte satanique. Dès que nous parlons d'utiliser des services de *Google Cloud Platform* qui sont sans serveur, ils grincent des dents, serrent les poings et secouent la tête. Ces gourous sont maintenant les seuls à détenir les clés de la boîte contenant tous les outils que nous pourrions utiliser pour être plus efficaces et moins coûteux. Si un jour ils lisent ces lignes, ils vont certainement organiser une battue pour découvrir ce que nous avons fait sous leur nez et m'envoyer au cachot, voire même au pilori. Ils vivent dans un monde imaginaire où leur désir de contrôle et de pouvoir sur le pauvre peuple est assouvi par un

abrutissement de la population. Mais moi, je suis un pirate, comme Jack Sparrow, et ces règles ne s'appliquent pas à moi!

Ce midi, il faisait beau, alors je suis allé courir un quatre kilomètres. Je n'avais pas enfilé mes souliers de course depuis deux semaines, alors mes poumons qui ne sont toujours pas atteints du haïssable virus ont déposé un grief et mes jambes, en signe de solidarité syndicale, ont tout simplement refusé ce que mon cerveau leur ordonnait. Je suis tellement rebelle que la rébellion fait rage à l'intérieur même de mon corps. Je vous épargne pour le moment ce qui peut se passer dans mon cerveau à l'esprit dérangé.

Il ne nous reste que trois rouleaux de papier cul et il m'arrive régulièrement de faire de gros cacas. Une autre expédition à l'épicerie de quartier est de mise, j'enfile mes bottes, mon manteau, ma tuque, mon foulard et mes gants. Geneviève décide de m'accompagner, il faut qu'elle sorte avant de devenir complètement timbrée. Nous sommes emprisonnés volontairement depuis seulement quelques jours et le besoin viscéral de respirer l'air frais pimenté de poussière rouge limouloise nous manque considérablement.

Pas de papier cul à l'épicerie. Je commence à m'imaginer utiliser ma main gauche pour le lavage de mon pourtour et ma main droite pour manger. Je pense m'attacher la main gauche dans le dos lors des repas pour que le réflexe d'utiliser la droite en mangeant devienne inné, ou presque. En pensant à attacher une main, il y a une cinquantaine de nuances différentes

qui me viennent à l'esprit, mais je vais les taire ici puisque Geneviève révisé mes textes. Déjà qu'elle soupirera sûrement en lisant ce passage.

En revenant bredouille de l'épicerie, notre gorge asséchée réclame son dû. Nous disons adieu aux beaux principes d'éviter de boire de l'alcool la semaine. Nous débouchons un Gérard Bertrand, Tautavel, un vin de la côte du Roussillon composé d'un mélange de grenache et nous mangeons une salade de pommes de terre accompagnée de fromage en écoutant les quatre épisodes de *District 31* de la semaine.

VENDREDI 20 MARS

Enfin vendredi! La journée commence sur des chapeaux de roue. Je continue de travailler sur l'autobiographie de mon père. La mise en page est terminée, le première et la quatrième de couverture sont faites et je commence la révision du texte. « Se souvenant de certaines notions acquises lors de son passage au collège classique, du grec ancien "βίος, « la vie » et ιστορία, « histoire »" et après avoir écrit trois recueils historiques, Norman décide de présenter ce quatrième volume pour ses quatre-vingts ans. » De mon côté, j'ai fait trois ans de latin au Séminaire Saint-François. Tout ça pour aller visiter le musée romain à New York en troisième secondaire. Je ne me souviens que de deux mots latins de ces trois années : abeille laborieuse, *apis lacris*.

Ce midi, nous avons organisé un dîner virtuel à l'Inox. Habituellement, le vendredi, nous allons manger notre lunch, ou pas, à l'Inox sur la Grande Allée pour discuter et prendre une bonne bière. Nous nous rejoignons donc dans cette rencontre virtuelle des plus plaisantes. Ça fait vraiment du bien de voir et de discuter avec d'autres personnes que Geneviève. Maintenant que nous sommes séquestrés délibérément à la maison, nous ne pouvons pas vraiment nous demander comment s'est passée notre journée. Nous le savons pas mal comment elle s'est passée. Geneviève lit deux ou trois romans par jour alors que je « travaille » de la maison.

Pour l'occasion, je délaisse mes fameux cotons ouatés et je revêts une paire de jeans bleue. La vidéo

était activée et le risque que je me lève au cours du repas était quand même élevé. Je m'assois, dos au piano, pour laisser Geneviève se promener librement dans l'appartement sans être captée par la caméra. Je mange un club sandwich en buvant une Vache Folle, une *Impériale Milk Stout* de la microbrasserie de Charlevoix. Les arômes intenses de torréfaction se mélangent admirablement bien avec le goût amer de chocolat qui nous enveloppe la bouche d'une douceur mielleuse, lattée. Succulent, vous pouvez aussi consulter mes notes de dégustation sur un autre de mes projets, www.journaldunbuveur.com.

À la fin de cette journée pluvieuse, je suis mentalement prêt pour un gros caca avec peu de papier cul. En arrivant dans la salle de bain, de l'eau s'écoule du plafond, par le ventilateur. Coït interrompu. Quelques sacres plus tard, je suis sur le toit avec un seau d'eau chaude pour faire fondre la glace qui empêche l'eau de s'écouler normalement. Notre voisin, Disco Pedro, sort sur sa terrasse.

— Ça coule chez vous?

— Oui, il y a un pied de glace qui empêche l'eau de s'écouler, on va mettre de l'eau chaude...

— C'est pas cool ça. Bonne chance!

Il ferme sa porte et disparaît. Merci pour l'aide, *dude!* Geneviève et moi avons monté une vingtaine de seaux, entrant et sortant de l'appartement, mettant et enlevant nos bottes, traversant notre cour, contournant les voitures, crachant sur celle de Disco, montant les escaliers, passant devant la porte du voisin. Il faut dire que ce Beauceron est un être exceptionnel, peut-être

même un champion du monde. Si vous avez besoin de quelqu'un pour un souper entre amis un de ces jours, je peux vous le présenter. Je pense que je pourrais écrire un livre juste sur lui. Ses phrases préférées sont : « Châ-a pas » (je ne savais pas) et « J'ai l'douâ » (j'ai le droit).

Une fois complètement trempés et le toit déglacé, nous revenons dans l'appartement et heureusement la fuite n'est qu'une histoire du passé et probablement du futur aussi. Je sais que je ne suis pas Merlin, mais ça m'arrive occasionnellement de prédire l'avenir et quand c'est le cas, ce n'est jamais bon signe. Je suis beaucoup plus un oiseau de malheur qu'une tireuse de cartes, exploitatrice d'âmes en quête de bonheur.

Cette mésaventure demande une réparation immédiate. Je nous sers donc un *Cuba Libre*. Nous nous installons pour jouer une partie des *Charlatans de Belcastle*, le seul jeu où Geneviève a le plaisir de me sacrer des volées régulièrement. Il y a certainement quelque chose que je n'ai pas encore compris dans ce jeu fort plaisant, même si je perds tout le temps. Je pense qu'on devrait se remettre à jouer au Scrabble. ~~Là au moins, je peux tricher en paix.~~

Alors que la partie bat son plein, que Geneviève bat son homme et que notre deuxième verre de *rhum & coke* est vide, mon téléphone sonne. Ma mère n'est plus capable de voir ses courriels. Geneviève sourit, je lève les yeux. Je vais sur mon ordinateur et je me connecte sur *TeamViewer* pour contrôler à distance l'appareil de Janine. J'ai le goût de pleurer quand le logiciel indique que la version de ma mère est trop

vieille. Je vais devoir lui demander d'installer une nouvelle version. Mon père parle en même temps qu'elle, s'en suit un haussement de ton, des mots impromptus et une écoute déficiente. J'ai l'impression de me retrouver dans l'émission *Discussions avec mes parents*.

Après avoir finalement réussi à télécharger la nouvelle version du logiciel, elle ne peut s'installer parce que le logiciel est présentement en exécution. Mes parents ont respectivement quatre-vingt-un ans et soixante-seize ans. Je leur montre comment ouvrir le gestionnaire de tâche et terminer le processus qui empêche l'installation, le tout par téléphone, à deux personnes âgées qui se coupent la parole.

Je ne sais pas comment nous avons fait, mais c'est une réussite sur toute la ligne. La nouvelle version est installée et je prends enfin le contrôle de l'ordinateur. Je dépose le téléphone, ne voulant plus les entendre, et je constate que Windows 10 est en mode « tablette ». Ma mère a dû cliquer à la mauvaise place. Je reprends le téléphone et je lui explique comment rétablir la situation. Essoufflé, mais fier, je raccroche en me disant que finalement j'aurais peut-être été capable de répondre au 7-7000.

SAMEDI 21 MARS

En me levant ce matin, je ne me rends pas immédiatement compte que c'est la fin de semaine et que j'ai passé au travers de ma première semaine de quarantaine. Pour moi, être obligé de rester à la maison le samedi, c'est juste parfait, je n'aurais pas à trouver des excuses poches, comme « Je ne peux pas aller souper chez vous, je dois faire mon lit », pour éviter les contacts sociaux.

Mon amie Audrey écrit sur sa page Facebook : « Une semaine de confinement, je commence à manquer de kit de linge mou ». Je souris et je regarde les pantalons que je porte, les mêmes depuis lundi. Si j'étais assez flexible pour me sentir le cul, je vérifierais l'odeur, mais dans l'impossibilité de cette tâche titanesque, je me contente de renifler le dessous de mon bras. Tout est sous contrôle.

C'est peut-être aujourd'hui que je vais commencer à me torcher avec ma main gauche. La première étape de la journée, partir à la recherche du papier cul. Geneviève et moi prenons nos sacs à dos que nous garnissons de provisions et d'eau dans le but de ne pas revenir à l'appartement avant d'avoir enfin mis la main sur ces précieux bouts de papier hygiénique.

Nous avons un itinéraire de base comme plan de match, en espérant ne pas avoir à improviser en cours de route. Nous débiterons notre périple par le Brunet au coin de la rue, nous irons ensuite à l'épicerie Jobidon, le Familiprix et le Jean Coutu. Ils sont tous à moins de cinq cents mètres de l'appartement. Ensuite, si notre quête n'est toujours pas complétée, nous irons

à l'Alimentation l'Impact qui est à environ un kilomètre de notre condo, mais qui vend plus de six cents sortes de bières. Nous avons apporté une dizaine de sacs vides, au cas!

En marchant sur le trottoir glacé, merci Régis, je glisse, je virevolte, je fais même une pirouette. Si nous habitons deux coins de rue plus bas, l'école de cirque m'aurait probablement engagé. En reposant mon pied au sol, dans une flaque d'eau, j'arrose délicatement les bottes de Geneviève qui soupire en me lançant un regard digne d'Huguette dans *C'est comme ça que je t'aime*. L'œil du tigre.

Je m'excuse sans conviction en regardant dorénavant où je pose les pieds. Quelques instants plus tard, Geneviève donne un coup de pied dans un trou d'eau qui asperge complètement mes jeans. Je vous le dis, un raz-de-marée. Une chance, ce n'étaient pas mes cotons ouatés. Elle ricane en disant qu'elle n'a pas fait exprès. Ben oui! Le timing est bon en sacrement, une inondation involontaire.

En apercevant la tonne de papier cul en spécial, au Brunet, je lève un sourcil dubitatif. Je regarde autour de moi, convaincu que Marcel Béliveau va ressusciter au travers des couches, une caméra sur l'épaule et son millier de dents sous sa moustache bien taillée. Rien. Il ne se passe rien. Je m'empare donc de seize rouleaux et quitte irrémédiablement la pharmacie. Je jette un regard triste au loin, promettant que ce n'est que partie remise pour l'Impact.

En revenant à la maison, nous organisons un petit 4 à 6 virtuel avec nos amis alcooliques. C'est comme

une rencontre des alcooliques anonymes, mais nous, nous ne sommes pas anonymes. Étant donné que je viens d'écrire que nous n'étions pas anonymes, je dois ajouter que mon frère Stéphane et mes amis Paul, Julie, Louis et Marlène se sont joints à Geneviève et moi dans ce moment d'une euphorie généralisée.

La bière est bonne, j'ai pris deux bières d'une de mes microbrasseries préférées, Dieu du ciel, la *Rigor Mortis*, une quadruple sublime ainsi que l'édition spéciale *l'Invasion Brettanique*, les discussions sont enlevées et enlevantes, le plaisir est réel et le bonheur rempli nos maisons et nos ordinateurs. Ce qui est plaisant avec ces rencontres virtuelles, c'est qu'il n'y a aucun conducteur désigné. La prochaine fois, nous nous promettons de commander un choix du rôti chez St-Hubert et manger tous ensemble. Vendu!

Une fois la rencontre terminée, nous nous assoyons devant la télévision avec un nacho, un guacamole et une bouteille de vin, un bourguignon d'Albert Bichot. Nous commençons la série *I'm not okay with this* sur Netflix. Après deux épisodes, nous déclarons que nous ne sommes plus capables des films sur des adolescents troublés. Nous écoutons donc le film allemand *The Platform*. Troublant. Nous terminons la soirée en jouant à « devine la toune ».

DIMANCHE 22 MARS

La journée commence par une marche et du poussage de fonte. Encore une marche, je sens que je vais en prendre des marches au cours des prochaines semaines, question de garder le couple en santé. Nous faisons le petit tour de la rivière Saint-Charles. Ce qui est plaisant de notre lieu de résidence, c'est que nous habitons à moins de trois cents mètres de la rivière Saint-Charles qui est traversée par une multitude de ponts. Le petit tour, du pont de la Pointe-aux-Lièvres au pont de la Croix-Rouge, 3,5 kilomètres. Si nous nous rendons jusqu'au pont de la rue du Pont, 4.5 kilomètres. Et jusqu'à l'écluse, 5,5 kilomètres. Parfait pour nos courses l'été et je dirais que ça va être pas pire pour nos marches de quarantaine l'hiver.

C'est avec une tristesse profonde que je lance mes fidèles cotons ouatés dans la laveuse et que je prépare ma seconde paire, noire celle-ci, pour la prochaine semaine de « travail » de la maison. Je me retourne et je remarque les quatre rouleaux de papier cul bien rangés près de la toilette et je retrouve le goût à la vie. C'est étrange comme de si petites choses peuvent nous procurer de si grands bonheurs.

Nous écoutons ensuite le point de presse quotidien parce que le ministre de l'Éducation va faire une annonce. En fait, c'est le premier ministre qui déclare que les écoles seront fermées jusqu'au mois de mai. Le ministre Roberge demande aux enseignants et aux enseignantes d'aider les organismes communautaires, j'offre donc à Geneviève de s'occuper de Richard, un voisin habitant en face de chez nous.

Geneviève connaît bien les gens du quartier, elle n'est pas mémère, l'information vient à elle, du moins, c'est son point de vue. Il faut dire que personne ne peut battre notre voisin François qui se promène dans le quartier avec sa tasse de café à la poursuite des commérages du voisinage qu'il pourra ensuite partager judicieusement avec les badauds qu'il croise sur son chemin. Étrangement, je ne l'ai pas vu depuis le début de la quarantaine, il est probablement en dépression, confiné dans le sous-sol de son appartement.

Alors que le docteur Arruda implore les gens de ne pas se regrouper, à ne pas aller voir des amis ou la famille, nous observons, abasourdis, Steeeve, le frère de Pedro, qui lui fait une petite visite de courtoisie. J'ai une envie folle d'appeler la police, comme la fois où il sautait, littéralement, sur son plancher, notre plafond, par une soirée chaude d'automne. Le plafond se ployait sous les soubresauts provenant de l'appartement de Disco. Notez que notre triplex a été construit il y a plus de cent ans. Au lieu de faire venir les agents de la paix pour retrouver la nôtre, nous décidons de monter chez lui pour lui expliquer ce qui se passe. La musique est dans le tapis et lorsque la porte s'ouvre, deux guédailles en brassière nous accueillent. Je souris et je m'apprête à entrer quand la main de Geneviève me retient. L'œil du tigre, je vous dis!

— Est-ce que Pedro est là?

— Ha ha ha ha!

Je ne pensais pas qu'elles étaient blondes, elles sont probablement teintes.

- Pedro, le gars qui habite ici?
- Haaaa. Pedro, y'a une madame pour toi.
- Ouch!
- Hey, salut!
- Salut, qu'est-ce que vous faites?
- On danse!

Il est content. Il va probablement faire s'écrouler l'immeuble et il est content.

— C'est parce que le plafond gondole en bas, on a l'impression qu'il va s'effondrer...

— Châ-a pas!

Eh boboy! C'est toujours comme ça. Steeeeve quitte l'appartement et s'en va répandre le galeux virus ailleurs, j'imagine.

La journée se termine par un article minable de Marie-Ève Fournier dans la Presse. Criss d'irresponsable. Elle titre : *Supermarchés: hausse spectaculaire des ventes à prévoir*. Article merdique juste pour les clics, juste pour faire peur au monde... « Tu prends 60 milliards de dollars d'un secteur [restaurant] et tu l'envoies dans un autre [épicerie]. C'est beaucoup d'argent. » Euh non! Si je vais acheter un steak à l'épicerie et une bouteille de vin à la SAQ, ça ne me coûtera pas 150\$, au Charbon, oui! De plus, je ne savais pas que les restaurants faisaient apparaître la nourriture... Non! Ils l'achètent, à l'épicerie !!! Il n'a pas plus de Québécois qui vont manger plus parce que les restaurants ferment... INCROYABLE. Là, les imbéciles vont se garrocher à l'épicerie pour empiler du stock et nous allons être dans la marde, littéralement! Quand ta vie ne tient que par un papier

cul.

LUNDI 23 MARS

En me levant ce matin, je commets l'une des plus graves erreurs depuis le début de cette crise mondiale, j'ai embarqué sur la balance. Le résultat de cette première semaine de quarantaine est catastrophique. J'ai engraisé de trois livres. Un calcul rapide me donne une augmentation de ma masse musculaire d'une vingtaine de livres si je continue à ce rythme effréné. Je vais devoir trouver un moyen, moi aussi, d'aplatir la courbe, parce que je ne ressemblerai pas à une grosse patate à la fin de ce carnage, mais bien à un hippopotame obèse. Poilu et obèse préciseront certains.

Geneviève n'en pouvait plus de m'entendre lui demander ce qu'elle avait quand elle soupirait, alors elle a déplacé son bureau dans le salon. En fait, j'ai compris son stratagème aussi subtil qu'une épine dans le pied. Elle a une meilleure vue sur les allées et venues de *Richard and friends*. J'espère avoir un compte rendu détaillé des activités de la dixième rue pour les ajouter à ce récit déjà palpitant, du moins, pour moi!

Je débute donc cette semaine de « travail » avec une nouvelle paire de jogging. Je me sens tellement coquet que j'en ai même profité pour changer mon kangourou. Qu'est-ce que je ne ferais pas pour le plaisir de mes collègues qui ne manqueront certainement pas de me complimenter sur mon nouveau look? *I've got the look!* Je suis un nouvel homme qui commence une nouvelle vie. Je vous le dis, des petits gestes peuvent faire une grande différence, comme le battement d'ailes d'un papillon.

Une nouvelle fait rage au bureau, nous avons maintenant quatre documents à remplir chaque jour. Ils veulent vraiment être sûrs que nous « travaillons » de la maison. Il y a, bien sûr, notre fameuse feuille de temps habituelle qui, à ce stade de la pandémie, est comme une douceur veloutée. Ensuite, dans un logiciel du siècle dernier, Fusion, on doit saisir que nous « travaillons » de la maison à cause du sale virus. Nous avons aussi un fichier Excel où nous indiquons si nous faisons du télétravail et, enfin, un sondage où nous déclarons solennellement « travailler » de la maison, que nous avons accès au VPN, à JIRA ainsi qu'aux innombrables outils de communication. Entre ça et une demi-douzaine de pilules, je ne sais pas ce qui est le mieux, au moins, les comprimés servent à quelque chose, du moins, je l'espère!

Après dîner, le premier ministre ordonne à tous les services non essentiels de fermer. Je pense que les radios poubelles de Québec vont enfin se la fermer. J'apprends plus tard que la SAQ est un service indispensable et demeurera ouverte. Une chance, j'ai passé une commande d'une vingtaine de bouteilles hier, je ne voulais pas être obligé de commencer à boire mes vins de garde durant cette triste période. D'ailleurs, je pense que je vais devoir cacher mes bouteilles de boisson parce qu'à chacun de mes va-et-vient dans la cuisine, mon regard croise de façon subliminale ces déesses du plaisir exaltant et c'est fatigant en sacrement.

Je dois contacter les autres membres du conseil d'administration de la Friperie Saint-Augustin pour

mettre un terme à toutes les activités dont le ramassage des dons. C'est dommage puisque le monde n'avait rien à faire, à l'exception du ménage et la quantité de dons étaient bien au-dessus de nos moyennes pour cette période de l'année. Je souhaite que les gens comprennent et qu'ils gardent précieusement ces biens pour venir nous les donner une fois que nous serons de nouveau ouverts.

En fin de journée, David, un ami, communique avec moi, concernant la publication Facebook que j'ai faite sur la brillante Marie-Ève Fournier. Il lui a écrit à propos de son ridicule article et elle lui répond qu'en effet, « mathématiquement et logiquement, les détaillants auront accès à une plus grande quantité de denrées. Alors, ne cédez pas à la panique. Personne ne mange plus qu'avant et tout va bien ». Incroyable, je n'ai rien à ajouter sur le sujet, mis à part que le chum de David travaille au CIUSSS, c'est notre ange gardien.

Je dois encore risquer ma vie à l'épicerie aujourd'hui, la réserve de lait est épuisée et j'aime mes cappuccinos avec une belle mousse crémeuse. Je bois des cappuccinos pour supporter le peuple italien malmené par le dégoûtant virus, quand viendra le temps d'encourager nos voisins du Sud, je me convertirai aux américanos, ou pas. Il ne reste plus aucun pain d'aucune sorte à l'épicerie. L'allée est complètement dévastée. L'imbécillité se propage, merci, Marie-Ève Fournier. Heureusement, je fais mon propre pain maintenant. Il y a aussi des petites lignes rouges, devant les caisses, comme aux douanes. Nous

devons attendre à un mètre du client précédent, c'est une mesure sans précédent. Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer le concept de ne pas emballer soi-même son épicerie, surtout en ces temps pandémiques? Vous allez me dire, Sylvain réécrit la même phrase qu'il y a trois lignes. L'imbécillité se propage, merci, Marie-Ève Fournier. J'ai comme l'impression qu'elle va devenir mon plaisir gastronomique. Bon, je vais pousser de la fonte, ce n'est pas que ça me tente, mais j'ai le goût de prendre un petit verre de whisky plus tard.

MARDI 24 MARS

Je commence la journée avec un mal de tête, probablement du sevrage mal placé, surtout que notre gentil docteur Arruda nous a sagement conseillé de ne pas prendre d'ibuprofène et je n'aime pas vraiment les acétaminophènes. Je trouve que les Tylenol se la pètent un peu avec leur PH tandis que les Advil abordent élégamment le F. Je vais donc me contenter d'un bon cappuccino et tout devrait rentrer dans l'ordre des choses.

Je comprends ce matin qu'il y a un des quatre fichiers que nous ne sommes plus obligés de remplir, mais étant donné que je n'ai pas trop compris lequel, je vais continuer de tous les remplir. Je trouverai bien un moyen détourné de savoir lequel n'est plus requis. Dans toutes les sphères de notre société, il y a toujours des personnes qui, disons-le, sont moins compétentes que d'autres. De mon côté, mes connaissances *Git* sont très limitées ou rouillées si je me compare à Yannick, mieux connu sous le nom de *Beast Mode*.

Étant donné que ce livre sera un *Bestseller*, mes amis du bureau vont fort probablement le dévorer, je vais essayer de ne pas trop malmener mes collègues qui n'ont pas tous le même sens de l'humour et du deuxième degré. Scandale, je m'autocensure! Je vais probablement encore travailler avec ces personnes lorsque nous sortirons enfin de cette quarantaine maudite, alors je ne voudrais pas qu'elles tombent par inadvertance sur une copie de ce livre.

Je me gratte le cou. Ça me démange péniblement. Il y a un petit diable sur mon pied qui lime mes ongles

acérés en m'informant que mes confrères ne savent probablement pas lire, du moins ils n'ont pas les capacités cognitives nécessaires pour comprendre la qualité des textes que je rédige. Sur mon épaule repose paisiblement une infirmière, mon ange gardien, qui me regarde en se passant une main dans sa crinière immaculée. Elle secoue la tête sans la moindre parole.

Je me retourne donc vers Geneviève qui soupire et roule les yeux quand je lui demande conseil sur cet acte de vandalisme de la réalité. Elle aimerait mieux que je parle de *Way on top*, l'adjoint de son école qui a atteint, selon les principes de Peter, son niveau d'incompétence dès que sa mère l'a mis au monde. Il est en route vers un point culminant d'inaptitudes inégalé à ce jour. Je pense aussi que je pourrais écrire un livre sur lui, une biographie qui porterait certainement son surnom, en route vers le sommet.

Durant une réunion, j'apprends que des employés sortent prendre une marche de la même durée que le transport vers le bureau durerait en temps normal. Ils font ainsi une coupure entre la maison et le travail. Je lève un sourcil, incertain, me disant qu'il fait plutôt froid le matin pour se promener en bobettes. Je me demande aussi s'ils emportent avec eux leur laptop ainsi que leur sac à lunch. J'aurais dû poser la question.

Sur l'heure du midi, je vais courir un quatre kilomètres, question de montrer à mon corps que je ne lui ai pas pardonné d'engraisser aussi vite. Je pleure mon Limoilou toujours dépeuplé, à l'exception des autres coureurs qui sautent du trottoir pour continuer leur chemin dans la rue déserte, à deux mètres de la

Mort qu'ils croisent en évitant son regard.

Il fait tellement beau que je décide de sortir mon set de patio et de préparer un après-midi à « travailler » dehors, les cheveux au vent comme le démon blond quand il volait sur la glace du Forum de Montréal. Malheureusement, le ciel se couvre et une brise fraîche souffle un air morbide sur la dixième rue. Je sors quatre ou cinq fois durant l'après-midi pour constater que la température n'est pas idéale pour mes mains d'étudiant qui devront frapper les touches de mon clavier sans fil dont la barre d'espacement a commencé à couiner. C'est fatigant en sacrement, je pense que je vais devoir me commander un autre clavier.

Une fois ma journée de « travail » terminée, nous sortons le jeu des *charlatans de Belcastle* en mettant un poulet au four. Au beau milieu de la partie, le téléphone sonne, une vidéoconférence avec des amis. C'est l'anniversaire de Martine, la femme de Martin, et elle voulait prendre un shooter de tequila avec ses amis : mon frère Stéphane, Luc, Karen, Geneviève et moi. Nous en avons pris trois, plus une bière. Nous sommes mardi soir, il est 19h15, je suis saoul mort, j'ai faim en sale et je pense que je ne pourrai pas m'arrêter de boire. Ça doit être ça la quarantaine. Je n'ose imaginer ce que sera mon réveil demain matin. Je décide donc de mettre ma vie en jeu une autre fois et j'avale de l'ibuprofène avant que mon ronflement doux m'endorme.

MERCREDI 25 MARS

Aussi concevable que cela puisse l'être, je n'ai pas mal au crâne ce matin. Je le savais qu'hier, la seule et unique raison de cette douleur crânienne était le manque d'alcool dans mon corps. Les shots de tequila, malgré la qualité douteuse du produit que j'ai ingurgité, semblent avoir remis les pendules à l'heure de la Miller dans mon alcoolémie perpétuelle.

J'ai cependant un léger mal de gorge probablement relié au party d'hier. Je vais garder cette information pour moi, je ne voudrais pas que l'hypocondrie de Geneviève s'élève d'un cran. En théorie, il ne me reste que trente-six heures de quarantaine avant de pouvoir confirmer que je n'ai pas attrapé l'odieux virus dans l'autobus ou au travail. Depuis une dizaine de jours, je ne sors que pour courir ou aller à l'épicerie ou prendre une maudite marche.

Je suis d'ailleurs allé courir ce midi après avoir réglé un problème de permission d'une *cloud function*. Un petit quatre kilomètres que tous les membres de mon corps ont beaucoup mieux accepté que les dernières fois. Ils vont finir par comprendre que je ne suis pas une démocratie et encore moins un syndicat. Je suis une dictature et c'est mon cerveau qui décide ce que le reste fait. Vous vous dites sûrement que je suis un homme et qu'il y a certainement des occasions où mon pénis prend le contrôle par lui-même. Je vous répondrais que ces soulèvements sont inversement proportionnels à mon âge. Je vous laisse faire les calculs que je vous prie de garder pour vous.

Je ne suis pas la seule personne qui engraisse à vue

d'œil et pour qui le pire ennemi est désormais la balance. Il y a tellement de coureurs dans les rues de Limoilou que je dois zigzaguer comme un malfrat se faisant mitrailler par un membre du crime organisé. Où est Poupou quand on a besoin de lui? Je croise même un moustachu sur une bicyclette sortie directement d'une autre époque. Vous savez, ces vélos avec une roue énorme à l'avant et une minuscule à l'arrière? Je pense que je commence à halluciner. J'imagine Doc Brown, dans *Retour vers le futur*, revenir aujourd'hui au lieu d'en 1984 d'une autre dimension temporelle. Il trouverait certainement pire de voir les États-Unis en pleine crise du coronavirus dirigés par Trump que la ville de Hill Valley sous l'emprise de Biff. Tu veux ma photo, banane!

En fin de journée, il se produit exactement la même chose que dans le roman de Marie-Renée Lavoie, *La petite et le vieux*. Les gens de Limoilou se regroupent, chacun sur son balcon respectif, pour discuter et observer la vie de leur quartier. En face, tous les balcons sont occupés. À gauche, l'homme du deuxième enlève la neige de son toit tandis que la femme du rez-de-chaussée s'étire dans ses bottes à vache. Au milieu, la femme du troisième parle avec celle du troisième de droite, le couple du deuxième s'entretient avec la fumeuse du rez-de-chaussée. À droite, Richard, sur son balcon, discute avec un passant.

Je devrais demander à Geneviève les noms de tous ces gens. Parlant de la louve, elle est aussi sur notre balcon pour que l'information se rende comme il faut

jusqu'à elle. Elle s'entretient avec Paul, notre voisin cuisinier, qui a mis sur la page Facebook une photo des croissants qu'il a cuisinés dans la journée. J'ai ajouté à sa publication qu'il peut déposer quelques croissants devant notre porte.

Arrive enfin le gars de Postes Canada qui dépose, au même endroit où j'espère voir des croissants demain matin, un gros paquet. Mes bas! En ces moments d'encabanement, il faut trouver les petits plaisirs de la vie où l'on peut. Mes talons, qui sont quelque peu rugueux, ne servent pas seulement de pierre ponce aux mollets de Geneviève durant les nuits, ils sont aussi parfaits pour trouver des bas, ça et les clous qui poussent de notre plancher de bois franc centenaire. J'ai tellement de corne sur les talons que j'ai déjà marché sur une punaise sans m'en rendre compte, je suis un fakir. J'en ai donc acheté une dizaine de paires, exactement pareils à ceux que j'ai. Ils sont doux, je les aime et ils étaient en spécial à 60% de rabais. Geneviève remarque la grosseur du sac.

— Tu en as acheté combien?

— Dix paires!

Alors qu'elle a une moue dubitative, j'ai le sourire imbécile de celui qui triomphe sans effort. J'ouvre le sac et répands son contenu sur la table de cuisine. Une montagne de bas! Il n'y a pas dix paires de bas, mais dix paquets de deux paires de bas. Je hausse les épaules en levant les bras en signe d'impuissance. *Shrug!* Geneviève soupire et se moque de ma gueule.

— Tu peux ben traiter d'imbéciles ceux qui achètent du papier cul...

— Ce n'est pas la même chose, dans mon cas,
c'est une erreur...

— Ou pas!

Moi, je n'ai rien contre la femme moderne.

— Tu vas t'occuper de laver ces beaux bas-là!

JEUDI 26 MARS

Je n'ai pas reçu mes petits croissants pour déjeuner ce matin. Je suis déçu de Paul parce que l'image qu'il a mise sur Facebook avait plus d'une douzaine de ces pâtisseries françaises. Il faut dire que Geneviève, l'information va à elle, a aperçu une demoiselle discrètement bifurquer vers l'appartement du voisin et ce n'était pas pour lui faire la bise. Elle est aussitôt repartie, je le soupçonne de les avoir laissés sur son perron. Avoir su, je serais allé les subtiliser subtilement.

Alors que j'étais en discussion passionnée avec Christian et PAC, Suzie Pedneault, la propriétaire du logement du troisième étage de notre immeuble, est descendue en pyjama et camisole, sans soutien-gorge, avec un sac de Simons qu'elle a laissé sur la rampe de l'escalier. Un peu troublé par cette vision postapocalyptique, je m'excuse auprès de mes collègues que j'ai brutalement laissés tomber pour observer attentivement l'information venir à moi. J'ai ressenti un petit frémissement d'excitation, non pas parce que Suzie Pedneault est la réincarnation de Marilyn Monroe, mais parce que l'information venait à moi. Je commence à comprendre ce que Geneviève ressent, je vais essayer d'être plus attentif aux choses qui m'entourent.

Je remarque soudainement qu'il y a plus de gens, allez les gens, qui marchent dans la rue qu'il y a de voitures, que nos voisins d'en face ont mis des arcs-en-ciel ou des cœurs dans leur fenêtre, que Richard s'amuse à lancer des balles de neige sur les passants,

qu'un weirdo habillé en fluo sort de chez la fumeuse pour aller courir, que la neige sur le toit d'en face tombe dangereusement dans l'escalier et qu'une bohémienne est venue chercher le sac de Suzie Pedneault. Impressionnant ce que nous pouvons découvrir en observant le monde.

Je ne sais pas pourquoi, mais je suis incapable de dire le prénom de notre voisine du troisième sans dire son nom de famille. Quand je lui parle, ça devint rapidement catastrophique.

— Hey salut Suzie Pedneault...

— Quoi?

— Salut, Suzie, il fait beau...

Son chien barbette est le type de chien qui se botte bien. Il me semble que mon pied a été conçu pour entrer en contact avec sa face laite. Disons que je n'aime pas vraiment les animaux et malheureusement pour moi, je suis le *Best Friend Forever* de ceux-ci. Ils m'adorent même si je les méprise. Ils sont toujours là à zigner sur moi ou encore à me regarder avec leurs yeux de chevreuil sur l'autoroute en pleine nuit. Boum!

Ce midi, j'y vais avec du poussage de fonte. Malgré les efforts herculéens que je m'efforce de faire, la balance est inversement proportionnelle aux marchés boursiers qui s'effondrent comme un château de cartes. Je n'ai pas encore osé regarder les rendements de mes placements. Je me contente de me dire que je « travaille » de la maison et que j'ai des placements. Il y a assez de personnes qui n'ont plus rien du tout.

En fin de journée, je discute avec Maxime qui me

certifie que le quatre packs de Pêché Mortel de la microbrasserie Dieu du ciel, spécial journée du péché, est présentement en vente à l'Impact. Je balbutie des mots inintelligibles et Maxime me confirme qu'il ira s'en acheter plus tard. Il me propose même de venir en porter une caisse sur mon perron demain matin. Il y a des amis et des *lifes savers*. Max, c'est du bonbon! En espérant qu'il soit plus fiable que mon voisin pâtissier.

Qu'est-ce qu'il y a dans cette caisse? Le bonheur. La Pêché Mortel vieillie dans des fûts de bourbon. Pour Geneviève, la Pêché Mortel à saveur de cassis. La Pêché Mortel Sidama Howolso, en collaboration avec Café Saint-Henri microtorréfacteur, aucune idée c'est quoi. Et pour David, mon garçon, la Pêché Mortel Stout Mexicain. Il est un fan de tout ce qui vient du Mexique, comme le coronavirus!

Je ne peux pas résister. Allez Maxime, raccroche que j'aille me verser un verre de bière. Une fois que mon aide sur les scripts *Terraform* est terminée, je cours me verser une Rigor Mortis, rigidité cadavérique, de Dieu du ciel. J'ai bien le droit parce que Geneviève est dans un 5 à 7 virtuel qui a débuté à 16h et s'est terminé à 17h15. On a pu les 5 à 7 qu'on avait. Elle me dit qu'elle ne se tient pas avec des alcooliques comme Stéphane, Louis, Marlène, Paul, Julie, Martin, Martine, Luc et Karen. Eh ben, ils seront heureux d'apprendre ça!

VENDREDI 27 MARS

Maxime m'a texté pour me dire qu'il n'y avait plus de caisses de la journée du péché à l'Impact. Il y a des réveils plus difficiles que d'autres, au moins on est vendredi. Je bois mon café et ma mémoire s'éveille comme une tulipe au printemps. Elle vient m'offrir l'espoir de jours meilleurs. L'an passé, *Ils en fument du bon*, où l'*Axe du malt* a installé ses quartiers, avait l'inoubliable caisse de la microbrasserie Dieu du ciel. Je fais quelques recherches sur les Internets et je constate rapidement qu'ils en vendent aussi cette année, le magasin n'est pas fermé et il ouvre à 11h30. Un sourire radieux illumine mon visage.

La journée débute sur des chapeaux de roues avec un problème de mise à jour des données du client en production et je passe la matinée dans des réunions dont j'aurais pu me passer. Je dois donner l'envergure d'un projet que nous devons faire de toute façon. Il y a des batailles qu'on ne peut gagner qu'en démontrant l'absurdité de la tâche dans le temps. Je rencontre ensuite les gourous de la secte *Kubernetes* pour leur parler de ma mission de prise de contrôle de l'univers. Étrangement, cette rencontre se passe à merveille, ils m'ont plus parlé d'un autre point concernant l'implantation d'une sécurité accrue pour les services de leur clan.

Finalement, l'avant-midi se termine par une rencontre avec l'équipe d'innovation. J'aimerais que cette équipe innove vraiment, qu'elle arrive avec des concepts applicables au jour le jour pour aider les équipes de développement, les gens d'affaires.

Malheureusement, ce n'est pas leur mission. En fait, nul ne connaît leur vocation et la plupart des développeurs trouvent leurs projets futiles. Je les aide comme je peux, même si je ne sais pas trop comment je peux les aider. C'est triste. Je regarde le temps filer et mon cœur se met à battre la chamade parce qu'il est 11h30.

Je sors en vitesse de l'appartement en saluant Geneviève qui est en vidéoconférence avec une centaine d'enseignants. J'espère qu'ils ne parleront pas tous en même temps. Je me dirige d'un pas convaincu dans les rues désertes de Limoilou. Je dois faire vite, nous avons un dîner à l'Inox virtuel à midi. En arrivant au magasin, il y a malheureusement une affiche qui indique qu'ils seront de retour dans cinq minutes. Il est 11h45.

Je regarde dans la boutique de saucisses et de bière et je remarque quelques caisses du précieux nectar. À mes pieds, il y a une pierre qui pourrait servir à entrer par infraction. Le diable et l'infirmière apparaissent comme par magie pour m'aider à prendre la bonne décision. Cinq minutes, ce n'est pas la fin du monde. Excité, je texte Maxime qui me demande de lui prendre une caisse.

Alors que je saisis la pierre, le commis boutonneux arrive, un sourire aux lèvres, et il me parle comme s'il revenait d'une retraite silencieuse d'une décennie. Je garde mes distances qui n'ont rien à voir avec le détestable virus et le jeune me demande quelles saucisses je veux.

— Je suis ici pour la caisse de la journée du

péché. Je vais en prendre trois.

— C'est une par client.

Je sors mes talents d'acteur. J'aurais aimé que Geneviève soit là, elle aurait pu pleurer. Geneviève pleure à la vue d'un chat, elle est très sensible. Je lui demande s'il peut mettre une caisse de côté pour ami. Il refuse, mais étant donné qu'il m'a fait attendre, il m'offre d'acheter deux caisses. Je pleure. Je demeure à l'extérieur pendant qu'il prépare les caisses et le paiement. Quand tout est prêt, il m'invite à rentrer, payer par *paypass* et sortir immédiatement. Je le remercie quand les cloches des églises se mettent à sonner. Midi! Je suis en retard pour notre dîner, je cours donc vers l'appartement, le coeur léger, l'espoir dans les yeux. Un peu de bonheur dans ce monde en perdition.

Un macaroni au fromage et une Rigor Mortis nourrissent mon corps et mon esprit. Mathieu y va de son conseil habituel d'éloigner la boisson de l'ordinateur et nous discutons de tout et de rien. J'explique à Maxime que j'ai deux caisses, alors s'il n'en trouve pas, il peut passer à la maison pour en chercher une, ce qu'il fait en fin de journée. Quand il arrive avec sa copine et ses deux filles, je dépose la caisse au pied de l'escalier, je remonte sur le balcon et nous discutons quelques minutes à une distance respectable. J'aimerais les inviter à souper, mais c'est impossible.

Nous soupons en vidéoconférence avec nos amis alcooliques de mardi soir et ça dégénère encore une fois. Sans trop savoir pourquoi, les gars se retrouvent

en bedaine avec un couvre-chef ridicule sur la tête. J'ai l'impression d'être possédé par Disco Pedro. Soudainement, mon frère disparaît. Nous lui téléphonons, aucune réponse. Nous nous inquiétons quelques microsecondes avec de continuer de nous saouler. À 22h00, je ronfle tranquillement dans mon lit, Geneviève à mes côtés.

SAMEDI 28 MARS

Au milieu de la nuit, un mal de tête titanesque m'afflige comme une calamité sans précédent. J'ai l'impression que mon cerveau va exploser en mille morceaux et se répandre dans mon crâne comme preuve à conviction d'une trop grande intelligence ou d'un taux d'alcool improbable. La seule position supportable est debout, ce qui est extrêmement pratique au milieu de la nuit.

Je m'assois donc dans la cuisine avec une débarbouillette d'eau froide sur le front et je me concentre pour que les gens de la voirie qui jouent du marteau-piqueur dans ma tête terminent rapidement leur quart de travail. J'ai l'impression que, contrairement à leurs habitudes, il n'y en a pas qu'un seul qui travaille, observé par les autres, mais qu'ils ont enfin tous mis la main à la pâte pour ravager mon état d'esprit déjà dans une position précaire.

J'essaie de ne pas serrer les dents et quand la tension infernale est moins intense, je décide de retourner me coucher dans le lit, la lingette humide toujours sur la pression cérébrale. Geneviève, qui est réveillée, se met à me questionner comme un sergent de la Gestapo allemande. Je soupire, c'est mon tour, et je réponds avec le plus de tact que je peux.

— Parler, pour le moment, ne me fait pas du tout de bien.

Ça marche. Je pense que je vais pouvoir utiliser cette tactique dans le futur. Je n'aurais peut-être pas dû l'écrire ici parce que Geneviève révise mes textes, mais étant donné qu'elle lit habituellement seulement

un mot par page, il y a des chances qu'elle ne remarque pas ce paragraphe.

Il fait si beau aujourd'hui que j'aurais aimé aller courir, mais mon corps s'objecte unilatéralement, même mon cerveau, encore sous le choc de la nuit, me convainc de laisser faire. Je commence donc la journée par prendre un café sur le balcon et observer l'information venir à moi. Encore aujourd'hui, il y a beaucoup de piétons et peu d'automobiles.

Geneviève me convainc d'aller prendre une satanée marche. Je lui propose d'aller à l'épicerie, mais de passer par la Pointes-aux-Lièvres. Elle accepte et nous partons en expédition. Il y a des centaines de gens marchant tous à un mètre de distance. C'est incroyable de voir ainsi toutes ces personnes de tous les milieux observer judicieusement les consignes du bon docteur Arruda.

Sur la troisième avenue, c'est plus difficile. Il y a tellement de monde que nous devons user de stratégie pour toujours conserver nos distances avec un potentiel infecté. Alors que j'entre dans l'épicerie, Geneviève m'attend à l'extérieur. Un commis m'asperge les mains de désinfectant alors qu'un autre me tend un panier désinfecté. Je zigzague dans les allées, il y a même une cliente qui attend que je sorte de l'allée avant d'y pénétrer. C'est la troisième fois cette semaine que je vais faire des provisions de bière pour les deux prochaines semaines et mon panier ne contient pratiquement que de l'alcool. Il y a du vivre d'amour et d'eau fraîche et il y a du vivre de virus et d'alcool frelaté.

Ensuite, un arrêt obligatoire à la pharmacie. Il y a quelques années, mon frère a fait une crise cardiaque, j'ai donc décidé de passer des tests. Verdict, je fais du cholestérol héréditaire et je suis l'heureux gagnant de pilules à vie. Je ne fais pas vraiment de cholestérol, j'étais limite, mais ces médicaments sont plus préventifs que réactifs. À la pharmacie, il y a un contrôle sévère. Quand j'entre, on m'intercepte comme une passe de Tony, the poney, Romo. Le gardien de sécurité d'environ dix-sept ans me pose une série de questions concernant l'exécrable virus et il m'indique les marches à suivre dans la pharmacie. Tout ceci me semble irréel. J'ai de la difficulté à concevoir que nous en sommes rendus à ce point aussi rapidement. Que j'entende encore quelqu'un dire que l'être humain est réfractaire au changement.

En fin de journée, je creuse un trou dans le banc de neige de la cour arrière, gracieuseté de Suzie Pedneault qui déverse la neige, remplie de pisse et de merde de son chien barbette, de son balcon dans notre cour et pleurant qu'elle ne veut pas se chicaner à cause de la neige. Nous y installons deux chaises de camping et buvons un cidre au soleil en lisant un livre. J'en profite aussi pour sortir le BBQ. Ce soir, nous mangeons un gros steak avec des champignons et des asperges. Notre pipi ne sentira pas bon tantôt! Nous accompagnons le tout avec une succulente bouteille de pinot noir de l'Oregon que nous avons achetée directement au vignoble Sarver en 2018. Selon moi, les pinots noirs de l'Oregon sont les meilleurs pinots noirs, voire même les meilleurs vins, c'est toute.

DIMANCHE 29 MARS

Ce matin, nous avons mangé des sandwiches déjeuner dans des pains affectueusement préparés par notre voisin Paul. Paul, c'est une machine et son restaurant, le Battuto, est l'un des meilleurs endroits où manger et qui demande une réservation trois mois à l'avance. Juste à parler de ce restaurant, j'ai l'eau qui me vient à la bouche comme le chien de Pavlov lorsque le réputé médecin faisait sonner une clochette.

Parlant de clochette, je voudrais en profiter pour dire un mot à tous ces auteurs mondialement célèbres pour leur roman policier, je ne suis plus capable de voir ces damnées fées Clochette dans vos histoires. Vous savez, la petite fée qui arrive avec sa baguette magique et qui fait apparaître, comme par miracle, une personne ou un indice improbable, pour aider le pauvre enquêteur, vieux, alcoolique ou en rémission, séparé, avec des enfants qui l'ont renié, mais qui l'aduleront une fois qu'il aura résolu l'affaire alors qu'il s'était fait suspendre.

Oups, désolé Shaun, je viens de vendre le punch de la série islandaise *The Valhalla murders* que nous avons regardée en rafale en fin de semaine. Pathétique. Nous nous sommes aussi gavés de la série *The I-Land* qui semblait prometteuse, un mélange entre *Lost* et *Westland*, deux séries culte dont je me suis régalé. D'ailleurs, la prochaine saison de *Westland* sortira bientôt, j'ai hâte de regarder ça. Pour ce qui est de *The I-Land*, vous pouvez oublier ça, ne perdez pas de temps sur cette série.

En fin d'avant-midi, je décide d'aller courir une

autre fois, question d'aplatir la courbe de mon abdomen alcoolisé. Les rues sont toujours désertes, mis à part la multitude de coureurs. À son point de presse, le bon docteur Arruda y va d'un mime violent d'un aplatissement de la courbe. Il se frappe brutalement la main à plusieurs reprises devant le regard apeuré des milliers de personnes abasourdies qui le regardent se déchaîner sur lui-même. Les petits vidéos rigolos se mettent à pulluler sur Facebook, c'est officiel, le docteur est une vedette.

Nous avons passé le reste de la journée échoués sur le divan sous les appels mielleux du frigo et du garde-manger. Faibles comme nous sommes, nous n'avons pas pu résister à tentation des chips et de la bière, deux aliments essentiels dans cette période de crise. Mon beau-frère travaille chez *Fritolay* et ses patrons lui ont dit qu'il était indispensable en ces moments de détresse. Il n'en fallait pas moins pour que le complexe de Dieu s'empare de lui et que dans sa magnificence il publie sa bonté à toutes les trois minutes sur Facebook.

Il y a des journées comme ça, où il ne se passe rien d'intéressant.

LUNDI 30 MARS

La balance veut ma mort, une mort lente et douloureuse dans d'atroces souffrances, j'en suis sûr. En ce début de troisième semaine de confinement plus ou moins volontaire, le désir d'alcool grandit exponentiellement dans une courbe que je n'ai pas envie d'aplatir. Cette trajectoire vertigineuse est directement proportionnelle à celle de mon tour de taille qui est imperceptible dans mes cotons ouatés.

Une violence insoupçonnée envers cet objet sans prétention monte en moi comme la lave en fusion d'un volcan sur le point d'exploser. Je lui lance mon regard le plus féroce qu'il m'est possible d'effectuer dans une indifférence totale. Elle me cherche, je le sens. J'embarque de nouveau sur cet engin du désespoir et je me rentre le ventre en espérant voir osciller les chiffres vers le bas. Rien à faire, je suis gros.

L'impassibilité est le pire ennemi de la colère inutile puisqu'elle ne fait que gonfler ce mécontentement qui me ronge le sang jusqu'à la moelle des os. Je me souviens de cette journée maudite de ma jeunesse turbulente où une exaspération pharamineuse pour un problème futile m'a fait fuir la maison dans une rage colérique envers l'univers entier. Je m'étais retrouvé dans le boisé derrière la maison familiale et je m'en étais pris, d'abord verbalement, puis physiquement, au premier arbre que j'ai rencontré.

Peu importait les injures malaisantes que je lançais sans retenue à cet érable vigoureux, il demeurerait impénétrable. Je le menaçais même de l'entailler le

printemps prochain et que nous verrions s'il serait capable de retenir sa sève de couler sur son écorce rugueuse. Quand j'ai constaté que les paroles n'apaisaient en rien la fureur qui m'envahissait comme les commentaires haineux des radios poubelles prolifèrent allégrement sur les ondes de la région de Québec, j'ai porté le coup de grâce, le bottant le plus puissamment possible.

— Ayoye tabarnak!

Le sacrement d'arbre n'a pas bronché d'un millimètre et mon pied me faisait souffrir autant qu'une femme accouchant. Bon, je sais que les femmes qui ont accouché vont certainement m'injurier ici, mais je n'avais aucune autre analogie à vous donner pour que vous puissiez imaginer la douleur que mes membres adolescents éprouvaient. Quand tu sèmes le vent, tu récoltes la tempête.

J'entends soudainement le moulin à café qui me sort de mes réflexions de vendetta. Le moulin fait un bruit puissant d'une lame qui vire dans le vide, parce qu'il n'y a plus de café, mais ce son assourdissant est enterré par le soupir du désespoir d'une fille en manque de caféine. Il reste pourtant un sac plein de grains, j'imagine que le simple fait de devoir verser le contenu du sac dans le moulin est exaspérant.

Je jette un dernier regard à l'objet maléfique qui indique toujours le même nombre en me disant qu'il y a des problèmes bien plus intenses dans la vie de tous les jours, comme celui de devoir verser les grains de café dans le moulin. En sortant de la salle de bain, j'ai le sourire idiot de celui qui va faire une blague mal

placée.

— J'en prendrais un café moi aussi!

Un autre soupire. La journée est remplie de réunions au travail et je prends quand même le temps de pousser un peu de fonte sur l'heure du dîner. L'après-midi est semblable au matin et j'ai un mal de tête qui commence à s'installer lentement, mais sûrement. L'appel du garde-manger et du frigo résonnent dans une mélodie symphonique à mes oreilles toutes ouïes. Est-ce que la surdité aide à maigrir? Il doit bien avoir une étude là-dessus.

Dans les vingt trucs pour maigrir sur le site de *Sélection du Reader Digest*, je ne savais pas que ça existait encore, il ne parle pas de s'arracher les oreilles. Il y a cependant : apprendre à s'aimer, parler, évitez les repas emballés, éviter de regarder les publicités, se tenir debout... Je fais tout ça et il n'y a pas un strict mot sur l'alcool. Alors je ne verrais pas pourquoi je ne prendrais pas mon petit verre de vin ou de whisky plus souvent.

Je remets ce texte à Geneviève, pour révision, et je m'enfuis à l'épicerie pour acheter du lait ainsi que quelques victuailles manquantes. J'apporte les clés de l'appartement parce que j'ai peur que ma copine m'enferme à l'extérieur à la suite de la lecture de ce jour sombre. En chemin, j'ai un doute sur la quantité de pesto restant pour mettre sur notre pizza maison, je téléphone donc à Geneviève.

— Quoi?

— Est-ce qu'il reste assez de pesto pour la pizza?
Soupir exagéré.

— Est-ce que tu soupères?

— Gros colon!

Eh boboy, je savais que j'avais engraisé, mais pas à ce point. Espérons que notre couple passera au travers la quarantaine!

MARDI 31 MARS

Cette nuit, l'enfer s'est présenté en moi par un mal d'oreille aussi insupportable que vous savez quoi. Une otite ne me surprendrait pas. Dès que je bougeais la tête, un cillement aigu digne d'un après-concert de Rammstein démolissait mon canal auditif comme des ongles sur un tableau noir. Mon réveil hâtif entremêlé avec le manque de sommeil a creusé, sous mes yeux, des mares d'huile indélébiles.

En me levant d'un pas chancelant, l'oreille toujours souffrante, je me rends péniblement à la salle de bain où je crache un motton orange fluorescent dans le lavabo. Je dirais qu'en plus d'une otite, je me tape une sinusite. À moins que ce soit mon corps qui combatte le malheureux virus. Je ne suis pas hypocondriaque, je me dis donc qu'après un gros caca et une couple d'Advil, le tout devrait revenir à la normale.

J'enfile une paire de mes nouveaux bas et je retrouve le confort recherché. Ils sont si doux que je pourrais me torcher avec si nous arrivions à une pénurie de papier cul. La demande étant ce qu'elle est, les imbéciles qui ont empilé des centaines de rouleaux il y a quelques semaines doivent se demander pourquoi ils ont agi aussi stupidement tout en écoutant la radio poubelle de Québec.

Les pauvres animateurs qui méprisent le gouverneman et les plus démunis se retrouvent maintenant au chômage comme une bonne partie de la population. Je me demande s'ils iront s'agenouiller devant l'ennemi juré de leur fiel acrimonieux pour quémander leur 2000 \$ en ne passant pas par Legault. Ils aiment

notre bon premier ministre québécois, mais ils méprisent le pauvre Justin le traitant de tous les noms, principalement ceux à caractères homophobes pour augmenter le mépris de leurs auditeurs envers les non hommes blancs et hétérosexuels. La question que tous se posent, mais pourquoi?

Je dois avouer que je haïssais PET et que je trouve son fils assez insipide, vide, inoccupé, futile et inutile, mais bon, c'est une opinion et je ne me sens pas dans l'obligation de me gargariser avec sur les ondes publiques. Je vous en fais simplement part dans ce modeste ouvrage qui sera lu par tout au plus une centaine de milliers de personnes. Un *bestseller*! Je rêve encore, j'aimerais mieux que mes histoires de whisky aient plus de succès, mais ça ne sera probablement pas le cas.

Lorsque je reprends conscience que je suis au « travail » devant mon ordinateur, mon agenda m'indique que je serai en réunion pour la majorité de la journée. Yeah! Certaines de ces réunions sont pour expliquer, encore une fois, à des gens ce que nous essayons de faire, le plus sécuritairement possible, dans la mesure de nos moyens tout en évitant à tout prix de faire ce que nous appelons dans le jargon des assurances, un Desjardins!

Je profite qu'une de ces rencontres se termine hâtivement pour enfiler mes souliers de course de femme pour aller prendre l'air et courir quelques kilomètres. Et oui, étant donné que je porte des six, j'ai dû acheter des espadrilles féminines avec la semelle rose. Que voulez-vous, je suis confortable dans ces

chaussons depuis sept ans et mille deux cents kilomètres.

Je haïs presque autant courir que les Bruins de Boston. C'est totalement faux, car je me lève la nuit pour maudire la maudite équipe de Sébastien Labarre. Je haïs aussi les Pats à cause de *Princess* Brady qui est maintenant le quart-arrière des Bucs, l'équipe de Geneviève. J'espère secrètement que, lorsque le football reprendra ses activités, *Princess* sera trop vieux et prendra sa retraite pour s'occuper de Gisèle.

Moi, je suis un Boys, comme dans les Cowboys de Dallas. Je suis un partisan fini de cette équipe parce que, lorsque j'avais quinze ans, j'ai écouté la première partie de football de ma vie, seul dans ma chambre à coucher. C'était un match entre les Broncos et mes Boys. J'étais assis confortablement dans mon lit lorsque la caméra s'est déplacée vers les fameuses cheerleaders de Dallas.

Cette magnifique apparition a érigé en moi les fondations d'un amour que je savais impossible. Une érection spectaculaire de mon plaisir pour l'observation de ce sport que je ne connaissais pas encore s'est installée dans mon bas-ventre comme un tumulte turbulent qui voulait prendre possession de mes agissements. Tout s'est redressé en moi et, au garde-à-vous, j'ai laissé la satisfaction du moment présent se déverser limpiquement dans un univers de découvertes à venir.

MERCREDI 1^{ER} AVRIL

Encore une fois, la levée du corps fut pénible ce matin et plus le réveil est douloureux, plus ma mèche se rétrécit, déjà que je l'avais courte, il n'en reste plus grand-chose. Tout me fait royalement chier, je m'en vais donc sur le trône pour faire mon gros caca matinal en regardant les nouvelles sur mon cellulaire. Depuis que j'ai un téléphone portable, la durée moyenne du temps que je passe aux chiottes a lamentablement échoué les tentatives d'aplanissement d'Horacio.

Même notre bon docteur qui se prend pour une vedette commence à me taper sur les nerfs. Je vous le dis, le geysir est sur le point d'exploser. En sortant de la salle de bain, je me cogne le petit orteil sur le coin de la porte et les sacres sortent en murmure diabolique de ma bouche, comme une incantation maléfique. Je serre les poings autant que les dents. Je veux un café.

Je soupire. Moi aussi, il m'arrive de soupirer. Je place ma tasse avec un peu de lait dans le micro-ondes et j'enclenche l'interrupteur de la machine à expresso pour préchauffer l'eau. Après une série de bips puissants que j'essaie, en vain, d'arrêter après un seul, je place ma tasse sous le bras de l'engin de mon bonheur futur et je démarre l'infusion. Tabarnak! J'ai oublié de mettre du café.

Je jette le lait et je recommence. Il y a des journées comme celle-ci, des journées de trop. Lorsque je porte enfin le précieux nectar à ma bouche, je suis tellement obnubilé par le désir que cette journée parte du bon pied que je me brûle stupidement les lèvres. La chaleur est si vive que je retire mon bras trop violemment et le

liquide chaud déborde de la tasse et me carbonise aussi les mains tout en tachant mes jolis bas tout neufs.

Dans un mouvement de recul, j'ai l'impression que la tasse va terminer sa vie utile sur le mur, mais dans une reprise de contrôle insoupçonnée, je réussis étrangement à conserver momentanément mon calme. Je me dirige ensuite, lentement, vers mon ordinateur et je regarde les statistiques de la publicité que j'ai mises sur Facebook. Deux personnes ont participé à mon concours. Deux! Moi et Gaumont. Criss que je suis tanné.

Je me dis alors que le moment serait parfait pour jeter un œil à mes placements. J'ai comme le sentiment que la chance doit à tout prix me sourire à un moment ou à un autre. Je me connecte donc sur le site d'*Investors* et je ne peux que constater la triste réalité. J'ai perdu plus de 20% de mes actifs, j'ai maintenant moins d'argent de disponible aujourd'hui que le jour où j'ai commencé à investir. J'aurais dû poursuivre mon rêve de jeunesse qui était de mourir ruiné.

La journée de « travail » se déroule aussi bien que la matinée. J'attends impatiemment un revirement de situation qui survient un peu après dîner. Il y a quelqu'un qui cogne à la porte, c'est inmanquablement ma commande de la SAQ, ma vingtaine de bouteilles de vin et de whisky qui sauront agrémentées le reste de ma journée. Je cours littéralement vers la porte en faisant signe à Geneviève que tout est sous contrôle.

Quand j'ouvre la porte et que j'aperçois un hurluberlu décoiffé et mal habillé sur le pas de ma

porte, ma déception n'a d'égale que ma hargne envers ce monde sans pitié. Mais lorsque l'imbécile pouilleux me tousse dans la face, je reçois même des postillons dans ma bouche, je suis flabbergasté. Je crache par terre, j'essaie de me faire vomir alors que le crétin rit bêtement.

Mon poing se ferme et frappe brutalement la mâchoire du débile mental qui vacille, s'enfarge dans ses lacets de bottine et qui déboule l'escalier. Il va fracasser son crâne vide sur le trottoir qui se retrouve rapidement recouvert de sang. Des passants en profitent pour sortir leur cellulaire, non pas pour appeler le 911, mais bien pour me filmer dans mon coton ouaté défraîchi.

Je leur postillonne les restants de mon nouveau virus dans un langage ordurier, mais sans équivoque. Je leur montre ensuite fièrement mon majeur et je referme la porte avec mon coude. Je me dirige rapidement, sous le regard abasourdi de Geneviève, à la salle de bain pour me laver les mains, me faire vomir et me laver les mains de nouveau durant les vingt secondes requises.

Je m'installe ensuite confortablement devant mon ordinateur pour écrire cette péripétie en attendant que la police vienne me chercher. J'espère simplement que ce sera Noélie St-Hilaire qui viendra me cueillir comme un fruit mûr pour m'amener en prison ou je perdrai certainement ma virginité carcérale.

JEUDI 2 AVRIL

Pour celles et ceux qui sont attentifs et qui lisent plus d'un mot par page, vous savez déjà que je ne suis pas en train d'écrire ces lignes au cachot avec une douleur inconnues aux fougones. Hier, nous étions le premier avril, alors je me suis permis de vous faire marcher un peu. Vous auriez dû voir Geneviève qui ne comprenait pas ce qu'elle lisait en se demandant si elle n'avait pas manqué une partie de la journée. Nous nous amusons comme nous pouvons dans ce monde de confinement.

J'ai bel et bien reçu ma commande de dix-huit bouteilles de vin hier, question d'être capable de survivre encore quelque temps sans toucher à mes vins de garde. Cependant, nous sommes allés chercher les caisses à la SAQ de Limoilou. La livraison en succursale étant gratuite, c'est qui le cave? Encore une aventure surréaliste de ce nouveau monde dans lequel nous vivons.

Nous sommes extrêmement chanceux, car nous y vivons alors que la majorité des gens y survivent. Nous « travaillons » tous les deux de la maison avec notre plein salaire et moi, en plus, j'en profite pour écrire ces conneries qui vont probablement me rapporter un peu de menue monnaie. Je verserai, comme toujours, un dollar par exemplaire vendu à des œuvres caritatives, pour le reste, je ne sais pas encore ce que je vais faire. Convertir ce livre en scénario et en faire une série télé ou un film. Qui sait?

Nous allons donc, en voiture, à la SAQ. Nous stationnons la voiture au coin de la rue, il est 11h45.

La porte est barrée et je dois attendre dehors qu'un commis surpayé et essentiel vienne m'ouvrir la porte. Il y a trois personnes à l'intérieur et, dès que j'entre, deux personnes de plus font la file à l'extérieur. J'explique que je viens chercher une commande au commis alors qu'une cliente me regarde avec des étoiles dans les yeux. Je sais que je ne suis pas dégueulasse, mais il y a tout de même des limites à cruiser les gens en plein virus d'anti-rapprochement.

— Vous avez commandé du vin?

Elle était intéressée par le stratagème et non le stratège.

— Oui!

Elle hoche la tête admirative.

— Ce n'est pas tous les vins qui sont disponibles en ligne, mais il y en a assez pour nous satisfaire quelques jours.

Alors que j'explique le fonctionnement des commandes en ligne à la cliente, la commis regarde mon permis de conduire que j'ai déposé sur une caisse de vin sans le toucher. Elle trouve que j'ai changé avec ma barbe et mes cheveux longs. J'image qu'elle aimerait, elle aussi, m'amener dans le backstore pour qu'on échange d'autres sortes de fluide, mais elle me dit simplement qu'elle va signer pour moi. Tout étant déjà payé, je sors avec les caisses de vin sans être entré en contact direct avec qui que ce soit.

Nous stationnons la voiture dans la rue et nous en profitons pour sortir la neige de notre cour arrière et la mettre dans le stationnement maintenant vide. Nous ne sommes plus capables de la marde blanche et nous

pelletons encore et encore. Je suis avec mes Crocs et mes pieds sont frigorifiés et enneigés. J'aime bien utiliser mes Crocs à toutes les sauces, même pour mes poussages de fonte et mon entraînement sous le regard moqueur de Geneviève.

Le soir, nous jouons, avec mon frère Stéphane et mon garçon David, à des jeux en ligne. Nous avons toutes les misères du monde à nous connecter sur le site douteux, nous décidons donc de passer par le logiciel aux innombrables failles de sécurité, Zoom, en version gratuite, qui nous laisse quarante minutes consécutives de plaisir. L'ordinateur de Stéphane plante deux fois pour des raisons douteuses, le problème est toujours entre le clavier et la chaise, alors nous nous souhaitons bonne nuit au téléphone.

VENDREDI 3 AVRIL

Les semaines se suivent et se ressemblent en isolement. Nous n'avons jamais abattu autant de « travail » depuis que nous sommes à la maison. Mes collègues et moi espérons que les dirigeants de notre compagnie réussiront à enlever le bâton qu'ils ont dans le cul pour emprunter les lunettes roses du premier ministre canadien et nous laisser sauver l'environnement. D'ailleurs, il arrive occasionnellement que leurs bottines ne suivent pas leurs babines. Sur leur site internet, on peut lire que la compagnie est soucieuse de collaborer au mieux-être des gens de même qu'à la sauvegarde de l'environnement. Ils sont contre le « travail » de la maison, ils remboursent le stationnement et ils ne remboursent pas les billets d'autobus.

Nous avons notre dîner Inox virtuel et les mêmes lurons se joignent à la dégustation de bière. De mon côté, je commence par une succulente Blanche Neige de la microbrasserie Dieu du ciel et, malheureusement, je termine par une pitoyable Coors Light. C'est la seule bière qui me reste à moins de neuf pourcents d'alcool. Je vais devoir risquer ma vie et aller faire un tour à l'Impact bientôt. Nous aimons beaucoup aller à l'Impact. Moi pour la bière et Geneviève pour les *Sunchips*, c'est le seul endroit à Québec où ils ont encore la saveur *Garden Salsa*.

Geneviève est en vidéoconférence avec les enseignants de français de son école, j'en profite donc pour passer derrière elle en me grattant la poche. Sa caméra est malheureusement désactivée. Je lui

demande comment se passe sa rencontre, elle me répond que ça tourne en rond. Je réponds que j'espère que son micro est éteint. Une frayeur intense traverse son regard et elle se retourne promptement et elle soupire de soulagement en constatant que le son est coupé.

Je suis en réunion tout l'après-midi, il y a même une personne damnée qui a planifié une rencontre à 15h30 un vendredi. Je n'ose pas le croire alors je réponds « provisoire ». Elle se met à me clavarder pour savoir pourquoi je n'ai pas accepté sa rencontre futile. Vous savez, l'envergure que je devais donner pour un projet merdique la semaine dernière, et bien je dois donner plus de détails et ça presse. J'imagine qu'il y a quelqu'un d'important qui voulait absolument avoir ces estimations pour se masturber durant la fin de semaine. Je ne peux pas concevoir une meilleure raison, sinon, je pense que nous aurions pu attendre à lundi.

Les réunions se terminent, je peux enfin terminer ce que j'ai entrepris au début de la semaine et que j'avance durant les incalculables rencontres que j'ai. C'est l'un des principaux avantages de « travailler » de la maison. Nous pouvons « travailler » aussi durant les maudites réunions. À 16h30, la *cloud function* se déploie correctement et automatiquement lorsque du nouveau code est poussé sur notre gestionnaire de sources. Malade!

Je peux enfin me servir un gin-tonic et nous écoutons la dernière semaine de la quatrième saison de *District 31*. Malheureusement, profane virus oblige, ils

ont été obligés d'interrompre la fin du tournage, nous avons donc le droit à une fin sans fin. J'ai déjà hâte à l'année prochaine, si nous avons une année prochaine. Nous avons beau dire que ça va bien aller, le président américain était heureux d'annoncer hier qu'il avait ordonné à une compagnie américaine d'arrêter de vendre des masques N-95 au Canada. Quel être minable.

C'est ma troisième journée consécutive sans sortir, du moins sans quitter le périmètre de mon appartement. Je suis allé pelleter, mais c'est tout. Je ne suis pas allé courir, prendre de marche ni même risquer ma vie à l'épicerie. Les bouteilles vides s'accumulent à un rythme insoutenable, les matins semi ou complètement *hangover* se suivent et les cacas mous qui puent font maintenant partie de mon quotidien.

En fin de soirée, accompagnés de plusieurs verres de whisky, nous jouons à « devine la toune ». Nous traversons les stations piano bar, alternative '90, hits '70 et rock '80. Comme à son habitude, Geneviève triomphe admirablement et nous terminons la soirée sur quelques chansons des Cowboys Fringuants. « Mets ta tête sur mon épaule, pour que mon amour te frôle ».

SAMEDI 4 AVRIL

La levée du corps est aussi pénible qu'un coup de bâton de baseball en plein visage. Je pense que les quatre ou cinq derniers verres de whisky étaient de trop. J'ai les cheveux ébouriffés et la tête qui tourne. Je suis une girouette qui laisse diriger sa vie au gré du vent et aujourd'hui, j'espère qu'il me conduira à l'Impact et sa caverne d'Alibaba pour les alcooliques connus en manque de potion magique.

Dire qu'avant l'arrivée de cet horrible virus en terre québécoise, je répétais fièrement être un buveur social, mentant à moi-même comme les fumeurs finis qui allument leur cigarette avec le mégot de leur précédente. Maintenant, il serait difficile de nier le fait qu'il m'arrive occasionnellement de boire seul. En fait, je ne suis pas seul, Geneviève est là. Elle est plus que jamais toujours là.

Mon ventre gargouille dans une mélodie odieuse, laissant présager qu'une bête féroce est en train de se frayer un passage dans mes entrailles afin de percer ma cage thoracique pour dévaster le monde de son venin sulfurique. La simple idée de boire un café me donne mal au cœur, mais ce n'est pas lui qui décide. C'est le cyclone infernal qui me tourmente l'esprit qui dirige mon corps par mouvements saccadés jusqu'à la machine à expresso.

Tout en préparant le café, je cale un verre de jus d'orange pour réhydrater le désert laissé par le scotch. Les saveurs torréfiées me redonnent lentement, mais sûrement, le goût à la vie. Je vais avoir besoin d'une portion généreuse de gras pour remettre de l'ordre

dans mon estomac dérégulé. Je propose donc à Geneviève de manger des hot-dogs pour dîner, chose qu'elle accepte en souriant. Geneviève a un faible pour les saucisses Lafleur.

Après dîner, j'ai sommeil et je décide de faire un somme en regardant un film plate. Pour l'occasion, j'ai judicieusement sélectionné *The dead don't die* avec Bill Murray. Après quelques minutes, je dors paisiblement sur le divan, bercé par mon ronflement harmonieux. Au réveil, le mal de ventre est miraculeusement disparu et le désir d'alcool refait surface.

Nous allons donc, d'un pas décidé, prendre une marche vers l'Alimentation l'Impact. Je suis si heureux que j'ai l'impression de flotter dans les airs. Il y a une multitude de gens sur les trottoirs et dans la rue qui se promènent à deux mètres de distance des quidams qu'ils rencontrent. La société québécoise est beaucoup plus docile que je ne le pensais, surtout avec le lavage de cerveau que tentent de leur imposer les radios merdiques de la Capitale nationale. Les animateurs qui sont en constante contradiction avec eux-mêmes, raison pour laquelle ils sont obnubilés par l'imprévisible président américain, continuent, sans cesse et sans regret, leurs désinformations préméditées.

Geneviève m'attend à l'extérieur alors que je mets, encore une fois, ma vie en jeu en pénétrant dans un incubateur de microbes potentiels. Il y a une file d'une vingtaine de personnes à deux mètres de distance. Impressionnant. Pour ceux qui ne connaissent pas

l'Impact, il y a plus de six cents sortes de bières. Il y en a partout.

Je me prends un panier et je décide de mettre à la queue des autres clients, immédiatement, le panier vide. Alors que progresse mon chemin du pénitent, je remplis mon panier de bières judicieusement choisies au passage avec mes gants. Arrivé à la caisse, j'ai une dizaine de cannettes et un sac de chips. Mon *Paypass* ne fonctionne pas, je dois donc enlever mes gants, mettre de l'antiseptique à base de gin et, tant pis, je me lèche les doigts.

Le soleil réchauffe nos vies comme notre peau et nous terminons la journée dans notre cour toujours enneigée à déguster un des produits fraîchement achetés. Aucune nouvelle de Suzie Pedneault ni de Disco Pedro, pas de nouvelle, bonne nouvelle! En fin de soirée, pour essayer de regagner notre titre de buveur social, nous contactons deux autres amis alcooliques, Nadia et André, pour un 7 à 9 sous le signe du vin et du whisky. L'alcool coule encore une fois à flots ininterrompus et le plaisir agrmente cette vingtième soirée d'isolement volontaire.

DIMANCHE 5 AVRIL

Mon réveil est moins pénible que la veille et il est probablement pire que celui de demain. Du moins, c'est ce que j'espère. La journée s'annonce grise et maussade, les nouvelles de l'atroce virus ne sont guère mieux et le président américain continue ses stupidités. Je passe la matinée à remplir mes fiches de dégustation pour mon blogue. Je ne manque pas d'inspiration en ce moment de confinement. Je fais les comptes du mois de mars et je regarde mes placements.

Je n'aurais pas dû les regarder. J'ai moins d'argent dans mes placements que ce que j'ai investi initialement. Ça ne m'a jamais dérangé de perdre de l'argent que je n'ai pas, mais je suis incapable d'accepter de perdre celui que j'ai. Je m'explique. Au début de ma carrière, à la fin de l'an 2000, j'étais pratiquement millionnaire, sur papier. Notre *startup* venait d'être achetée par une puissante firme américaine, ses actions valaient une centaine de dollars et j'avais plusieurs milliers d'options d'achat de ces actions que je pouvais acheter pour quelques sous. La bulle technologique a explosé et la compagnie a fait faillite. L'action valait moins cher que le coût d'achat de mes options, j'ai donc tout perdu, mais en fait, je n'ai rien perdu. Dans ce cas précis, j'ai perdu de l'argent que je n'avais pas.

Je le sens, ce dimanche ne sera pas une belle journée. Je voulais aller courir, mais cette sensation était tellement éphémère que je doute de l'avoir vraiment eue. Je passe la journée à travailler dans mes affaires plus ou moins illicites et je ne cesse de vouloir

prendre une petite bière. J'en ai acheté hier, en mettant ma vie doublement en jeu. Je ne peux pas mourir avec tout cet alcool dans mes réserves.

Geneviève, qui attend patiemment que l'information vienne à elle, regarde par la fenêtre de l'appartement, songeuse. Elle rêve de pouvoir sortir prendre l'air frais rempli de poussière rouge et de batifoler dans les champs sur la musique du film *P.S. I love you*. Elle aperçoit soudainement nos amis Céline et Alain qui marchent dans la rue et non sur le trottoir, c'est maintenant coutume dans Limoilou. C'est Céline! Nous sortons rapidement sur notre balcon et hurlons notre plaisir de pouvoir parler réellement avec quelqu'un. Même si ce moment ne dure que quelques minutes, c'est le plus beau moment de la semaine.

J'espère simplement que je ne recevrai pas d'amende salée, j'aimerais mieux une amande salée, quoique je préfère les arachides, comme ce couple de Montréal qui a reçu une contravention de 1 500 \$ parce que des amis sont venus leur souhaiter joyeux anniversaire en restant dans leur véhicule et eux, sur leur perron.

Quand Geneviève Guilbault disait qu'elle se fiait au jugement de la police, il était évident qu'elle n'avait jamais parlé avec un policier de sa vie. Ces leaders du discernement m'ont déjà donné un *ticket* pour avoir passé sur une rouge... D'une rue minuscule... Le soir... Alors qu'il faisait -30... Et que j'étais à pied... La voiture de police a allumé ses gyrophares, a accéléré, a probablement passé aussi sur la rouge et est venue m'intercepter dans le sens inverse du trafic. J'ai

fait un sacrement de saut. Le champion de la jugeote a ouvert la fenêtre du véhicule policier.

— Tes papiers.

J'étais habillé en homme des neiges avec mes pantalons d'hiver, un foulard qui me couvrait la bouche et le nez, des lunettes de ski et mon capuchon. J'ai passé mes mains sur mes oreilles pour enlever mes écouteurs.

— En plus, il est plugué!

— En plus de quoi?

— T'as passé sur une rouge.

Je me suis retourné et, en effet, je suis passé sur la rouge au coin de la rue du Pont et Prince-Édouard. J'ai regardé le champion du jugement et j'ai jeté un œil sur mes pieds.

— Je suis à pied.

— C'est pas une raison.

— Il fait moins quarante et il n'y a pas un chat...

Il y a juste un chien et un bœuf.

— Quoi?

— Il fait moins quarante, il n'y a pas un chat et ce n'était pas dangereux.

— Papier!

J'ai retiré mes mitaines et j'ai sorti mon portefeuille pour remettre mes papiers au maître de la raison. Il les a saisis et a refermé la fenêtre de sa voiture, demeurant bien au chaud tandis que je me les gelais, littéralement. Après un interminable moment, le virtuose du bon sens m'a remis un billet de 16\$, plus les frais. Je ne l'ai pas remercié et j'en ai profité pour lui faire un doigt d'honneur, une fois ma main dans ma mitaine. Ce sont

ces hommes qui sauveront des vies en faisant preuve de jugement pour remettre des infractions aux personnes qui ne respecteront pas les consignes du directeur de la santé publique. Disons que j'ai un léger doute.

LUNDI 6 AVRIL

Le début d'une autre semaine de « travail » de la maison, ça commence à devenir une habitude, mais au moins, cette semaine n'a que quatre jours de « travail » pour quatre jours de fin de semaine. Oh yeah! L'indissociable sensation d'être un lendemain de veille veille sur moi comme ma vieille vieille mère. J'ai l'impression que tout bouge trop vite ou trop lentement, je suis dans un film au ralenti comme notre monde qui est présentement sur pause.

Il y a ce gigantesque rat poilu qui me regarde au travers la fenêtre de l'appartement, prêt à bondir sur moi pour m'achever avec ses dents acérées. Je le sais qu'elles le sont parce que cet animal immonde m'a nargué tout l'été en se posant sur la clôture de notre cour à manger tous nos pruneaux. Il me regardait, je le regardais. Il me regardait, je le regardais. Il grugeait le noyau du fruit sans broncher dans un bruit insupportable, aiguisant ses dents comme j'affûte les ongles de mes pieds pour mieux pouvoir grimper sur les murs des habitations m'entourant.

J'essaie de survivre comme je peux et le seul moyen de combattre le reflux alcoolisé que mon corps tente en vain d'évacuer, c'est l'exercice. Je vais donc courir un peu sur l'heure du dîner, un petit quatre kilomètres, question de faire sortir le méchant. En joggant sur la huitième avenue, je remarque un gros chat tigré qui s'étire tout bonnement près d'une mémé, inconscient du danger l'entourant puisqu'un gros chien arrive à vive allure tirant un insouciant sur une planche à roulettes.

Je ralentis donc un peu la cadence, je me mets donc à marcher, je recule presque, pour ne rien manquer de l'accident qui est sur le point de se produire. Je vous le dis, tout se passe en *slow motion* aujourd'hui. La bête canine, ses oreilles de Dumbo volant au-dessus de sa tête, remarque subtilement la présence de l'animal félin qui se cache sournoisement derrière mère-grand, alors que le pauvre homme regarde passionnément de l'information futile sur son téléphone cellulaire.

Le chien freine sa course folle et change brusquement de direction comme une mouette à la vue d'une bonne patate frite bien graisseuse. Le jeune lève un œil de son appareil plus intelligent que lui, il sourit naïvement à la petite vieille et il tombe, les palettes en premier, sur l'asphalte encore humide. Je cesse de respirer un battement de cœur ou deux, devrais-je mettre ma vie en jeu et venir en aide à ce candidat au *Darwin Awards*?

Heureusement, il se relève promptement tout en observant rapidement autour de lui pour s'assurer qu'aucun des deux cents quelques coureurs l'a vu. Il secoue son linge, arrache une ou deux dents, essuie le sang qui lui coule de la bouche et martyrise verbalement la pauvre bête qui est prisonnière de sa laisse entremêlée dans une clôture. Circulez, il n'y a rien à voir. Je me remets malencontreusement en course vers mon objectif stupide de faire sortir le méchant, un sourire aux lèvres.

Je profite du moment ensoleillé pour manger à l'extérieur un bon spagatate réchauffé, lisant la bande dessinée *Preacher* et en dégustant une délicate

consommation alcoolisée. C'est exactement ce que je recherche dans une BD. C'est improbable, vulgaire, violent et stupide. Les personnages sont incroyablement irréels, bien dessinés et avec des caractères bien ancrés. Je la lis avant de commencer à écouter la série qu'ils en ont faite sur *Amazon Prime Video*.

Parlant de série télé, en fin de soirée, nous terminons la troisième saison d'*Ozark*. Il y a deux expressions anglophones qui me viennent à l'esprit : *Oh my god* et *What the fuck!* Les personnages de cette série ont tous un petit je ne sais quoi qui nous fait les aimer ou les haïr et la fin de la saison est tout simplement incroyable. Au moins, quelque chose de plaisant dans cette triste journée.

MARDI 7 AVRIL

Il semble que j'ai entraperçu de la lumière au bout du tunnel d'une vie en confinement. Il y avait dans mon songe quelque chose de magnifique et d'attirant comme l'ampoule électrifiée d'une lumière extérieure l'est pour des papillons de nuit. Vous savez, ces moments dans la nuit où vous ne savez plus si vous dormez ou si c'est la réalité tellement les images sont éclatantes et expressives.

Moi qui suis un spécialiste de l'*Inception*, c'est-à-dire d'aller dans le rêve des gens pour leur mettre des idées dans la tête, je me demande si je ne me suis pas fait faire le même tour cette nuit. Je vais devoir être sur mes gardes toute la journée et je vais m'assurer de ne prendre aucune décision importante. Je fais souvent ça au travail, mettre mes idées dans la tête des autres, et je dois avouer que ça fonctionne très bien.

Des fois, je pense que j'ai le pouvoir de la persuasion. Il y a plusieurs années, lorsque la série télévisée *Heros* est sortie, j'étais avec des amis, nous étions sous l'influence de substances alcoolisées, et nous nous sommes questionnés sur quel superpouvoir nous aimerions avoir. Sans hésiter, j'avais choisi la persuasion qui est, selon moi, le pouvoir suprême.

Si tu peux persuader les gens à faire ce que tu veux, tu peux tout faire, tout avoir. Prenez le temps de réfléchir un moment à ce que vous changeriez dans votre vie avec ce pouvoir. Je n'ose imaginer ce que Alexis Gaumont pense en ce moment, mais une chose est sûre, il va certainement m'en parler quand il aura lu ces lignes et je pourrai, sans aucun doute, vous le

raconter dans un autre récit.

Aujourd'hui, j'ai découvert qu'une de mes microbrasseries préférées, la Brasserie Générale de Québec, offrait sa bière en vente au service à l'auto. J'aime pratiquement tous leurs produits et la sélection de seulement douze bouteilles n'a pas été une tâche simple. J'en ai même sélectionné quelques-unes pour Geneviève. Après avoir rempli mon panier virtuel, j'ai payé en ligne avec ma carte de crédit et j'ai réservé mon ramassage pour vendredi 14h. Magnifique! Dire que j'ai risqué ma vie à l'Impact en fin de semaine passée. Plus jamais!

Je suis encore allé courir un quatre kilomètres ce midi et, encore une fois, alors que les cloches des églises indiquaient l'arrivée du soleil à son zénith, je passais à pleine vitesse, dix kilomètres à l'heure, devant la SAQ où une file d'une dizaine d'ivrognes attendait leur tour, plus ou moins patiemment, pour satisfaire leur soif de connaissances vinicoles.

Sur la route de la remise en forme éternelle, un camion de vidanges, conduit par une ordure, s'est déporté sur la droite, empiétant sur la piste cyclable non déblayée des détritiques hivernaux et il a fait lever dans les airs un nuage de poussière que mes poumons recrachèrent en vain dans le but ultime de ne pas m'étouffer. Mon majeur, qui n'a jamais autant servi qu'en ces temps pandémiques, s'est levé fièrement pour indiquer au lobotomisé des radios qui devraient se trouver dans sa benne mon appréciation de sa conduite.

Ce soir, il y a un sept à huit d'organiser avec un de

mes nombreux groupes d'alcooliques. Alors que Martine, Martin et Stéphane dégustent un verre de vin, les yeux pétillants de joie, Geneviève et moi décidons d'adopter une bière sans alcool, l'eau à la bouche. Mes « amis » se moquent bien de ma sale gueule d'Ukrainien. Puis, Karen et Luc se joignent à nous directement d'une banlieue éloignée d'Ottawa dans une image trouble et pixelisée, gracieuseté de l'internet vitesse Glasgow du lieu perdu du monde connu.

Alcool ou pas, de la bière, ça donne le goût de boire! Une fois notre rencontre terminée, je me sers un petit verre de whisky américain, un *Knob Creek Twice Barreled Straight Rye* à cinquante pourcents d'alcool. Tant qu'à prendre un verre, aussi bien le faire en grand. Geneviève et moi, nous nous échouons sur notre divan vétuste, mais neuf si je le compare à celui de Stéphane, et nous écoutons un épisode de *Tiger King*, un documentaire surréaliste d'un amoureux des gros chats!

MERCREDI 8 AVRIL

Je ressens, ce matin, exactement ce que le gardien de sécurité du Walmart endure depuis qu'un client l'a renversé en voiture. Je ne cesse de répéter que ce n'est pas ma faute, que le whisky a sauté dans ma gorge à partir de la bouteille, alors que tout le monde sait que j'ai bel et bien agrippé la bouteille par le col pour la verser généreusement dans un verre hier soir. Dire que le crétin surveillant a même réussi à amasser des dons pour le soutenir, alors que, selon la vidéo de surveillance, il serait responsable de son sort. *Karma is a bitch!*

Cette pandémie est un feuilleton des plus palpitants. Il y a des rebondissements tous les jours. La pénurie de papier cul, le « jugement » des policiers, les malades qui toussent sur les claviers numériques de paiement, sur le monde, les insouciantes qui se réunissent, les articles de journaux alarmistes (merci Marie-Ève Fournier), le premier ministre du Canada ainsi que le président des États-Unis d'Amérique qui se contredit lui-même. Je pense qu'il est sur le point de s'autotrainer de *fakenews*.

C'est comme cet Einstein qui a quitté sa région pour se rendre dans la région de la fille dont il était tombé amoureux quelques mois plus tôt. Des personnes, portant un uniforme, une arme à feu et faisant preuve de discernement exemplaire, l'interceptent alors qu'il dormait dans sa voiture. Le génie explique aux esprits supérieurs son désir d'aller rejoindre son amoureuse. Le hic, la fille ne veut rien savoir de lui. Eh boboy!

Au « travail », il ne se passe rien, mis à part que plusieurs services de *Google*, la plateforme que nous utilisons à mon travail, étaient sur le cul, un peu comme moi. Mes projets avançaient rapidement malgré la quantité incalculable de rencontres qui se suivent et se ressemblent. Je dois avouer que je me suis fait dire, aujourd'hui, par Rémi « j'ai des poules à Saint-Sauveur » que, depuis le confinement, j'étais plus disponible.

C'est pas faux, mais la raison principale est que, lorsque je suis en réunion, dans une salle, je déteste voir les gens qui n'écoutent pas et qui sont sur leur ordinateur ou téléphone, alors j'écoute et je suis donc indisponible. Depuis que je « travaille » de la maison, je me permets de faire autre chose durant ces rencontres insignifiantes. Je me souviens d'une de ces fameuses réunions de « leadership » où une personne, que je ne nommerai pas ici, a dit : « Stéphane n'est pas là, j'espère que ce n'est pas parce qu'il ne considère pas cette rencontre comme inutile. ».

Shit, je considère cette rencontre comme complètement inutile. Elle sert à informer les personnes qui ne font rien sur le projet où nous en sommes rendus. Une douzaine de personnes durant 30 minutes, alors que le suivi pourrait se faire par un courriel avec un lien qui redirige vers notre outil de gestion de projet. Et bien, ce vaillant personnage a passé toute la rencontre sur son cellulaire et lorsque l'animateur lui a posé une question, il a dû la répéter parce que notre champion n'avait pas compris. Eh boboy!

Ce midi, je vais courir avec Geneviève. La température est fraîche et l'air pénètre bien dans mes poumons ce qui me permet de ne pas trop souffrir. Nous croisons un groupe de filles, au milieu de la rue, les bras en croix, qui dansent sur une musique imaginaire. Au même moment, une voiture remplie de bon sens passe lentement. Le conducteur observe les danseuses alors que le copilote nous dévisage. Heureusement, il y a de la confusion sur leur visage ne sachant pas qui interpeller. Ils décident donc de poursuivre leur route. Nous avons passé vraiment proche de pagner un ticket!

Je prépare ensuite un mijoté d'épaule de porc avec une sauce au vin et au whisky. Voici l'un des principaux avantages du « travail » de la maison. L'odeur parfumée me trouble durant tout l'après-midi et je salive à l'idée de pouvoir terminer la bouteille de vin au souper, mais mon attente sera prolongée par une « formation » en ligne sur l'infrastructure-as-code. Je n'ai absolument rien appris, une belle perte de temps.

Le repas est aussi succulent que dans mes rêves les plus fous et, malgré que ce vin de semaine ne passera pas à l'histoire vinicole, il me permet de satisfaire cette soif qui me ronge les os. Alors que nous écoutons d'autres épisodes de *Tiger King* en terminant la bouteille, je me demande quel whisky je dégusterai par la suite. Heureusement ou malheureusement, nous décidons d'aller nous coucher au même moment où la bouteille de vin se termine. Le whisky ne perd rien pour attendre.

JEUDI 9 AVRIL

C'est jeudredi et je sens que la démence d'un confinement prolongé à ne voir personne d'autre que Geneviève commence à se pointer le bout du nez. Les rencontres virtuelles en prenant de la bière sont bien plaisantes, mais totalement insuffisantes à tenir éloignée une aliénation cérébrale imminente. J'ai même rêvé à Alys Robi, chica chica boom chic.

L'intérieur de mon corps, comme l'extérieur, vit une dévastation digne de la Deuxième Guerre mondiale. Le ravage causé par la réclusion préventive se propage aussi rapidement que l'écœurant virus. Mes cheveux en broussailles sont grichous et gras, mes yeux bleus sont ternes et cernés, mes muscles vigoureux sont faibles et dodus et mon pénis viril est rabougri et insensible.

Pour ajouter une couche à cette dépression inévitable, on annonce quinze centimètres de marde blanche pour aujourd'hui. Alors que notre traditionnel dîner Inox se déroule tranquillement, je déguste une S.I.R. Bomb! Une Stout Impériale Russe décadente et agrémentée d'une généreuse touche de piment Piri Piri. C'est à ce moment que se déclenche l'incontournable tempête des poteaux, vous savez, cette tempête où la neige colle sur un côté des arbres.

Daniel nous explique qu'il a causé la confusion dans son quartier, ainsi que dans nos esprits, en laissant ses enfants jouer avec ceux d'un de ses voisins. Mathieu oublie de nous dire que l'alcool et l'ordinateur doivent appliquer la distanciation sociale et Valérie, qui ne fait plus partie de notre équipe,

traîtresse, est emprisonnée dans un sous-sol miteux au mont Sainte-Anne. Au moins, son chum lui lance de la nourriture deux fois par jour.

La chick de Disco Pedro, qui demeure au-dessus de chez nous, a décidé soudainement de passer la balayeuse. Je ne sais pas où elle a appris à effectuer cette tâche ménagère, mais il faudrait peut-être lui expliquer que de gratter le plancher avec le bout de plastique durant des heures n'est certainement pas la façon optimale de nettoyer le plancher.

Elle est supposément en train de compléter un postdoctorat dans une discipline médicale quelconque, mais elle est confinée dans son appartement depuis le début de cette quarantaine, elle n'est donc pas indispensable et j'ai un certain doute sur son emploi du temps. Son chum, qui sort tous les matins avec son magnifique dossard fluorescent, va effectuer un travail banal au Walmart avec son gigantesque camion, il est donc irremplaçable.

Encore une heure où je n'ai pu m'empêcher d'avoir envie de prendre de la boisson, encore une journée où je n'ai pas mis les pieds à l'extérieur, encore une semaine où j'ai porté le même linge tous les jours. Je me lave les cheveux de façon inversement proportionnelle que je me lave les mains et, étant donné leur longueur, j'ai toujours les mains grasses, ce qui se répercute inévitablement sur le clavier et la souris de mon ordinateur.

Ma barbe clairsemée pousse dans toutes les directions sans que j'intervienne comme mes ongles qui sont rendus extrêmement efficaces pour dénicher

les crottes de nez récalcitrantes qui collent assidûment aux narines. Nous nommons ces crottes des *neveules*, car elles *ne veulent* pas sortir de leur cachette. Il est extrêmement difficile de les extirper, mais une fois cet exploit accompli, elles se roulent bien et se projettent encore mieux au travers la pièce.

Au moins, ce soir, nous mangeons une pizza maison et, depuis que nous sommes allés suivre un cours de pain chez *Ateliers et Saveurs*, ma pâte à pizza est tout simplement succulente. La croûte bien beurrée fond littéralement dans ma bouche alors que nous écoutons les derniers épisodes de *Tiger King*. La bouteille de vin se vide aussi rapidement que mes placements et à 22 h 00, nous sommes repus et en état d'ébriété.

Avant d'aller au lit, je prends une bouchée dans une des pointes de pizza restante avant de la mettre au frigo. Pour une fois, Geneviève, au lieu de soupirer par mon comportement juvénile, prend, elle aussi, une croquée dans l'autre pointe. Elle sait trop bien que je m'arrange toujours pour que les lunchs la désavantagent, alors elle égalise la mise.

Habituellement, c'est elle qui se retrouve avec les lunchs misérables. En théorie, nos repas du midi sont semblables, mais c'est toujours Geneviève qui a les pâtes sans saucisses et les mijotés sans viande. Elle m'accuse toujours de faire exprès, alors qu'il s'agit, bien sûr, que de pures coïncidences.

VENDREDI 10 AVRIL

La bataille du Vendredi saint est un moment mémorable, même si je n'avais pas encore 11 ans. Je me souviens que le petit sacrement de Dale Hunter avait bousculé le *One hit wonder* Steve Penney. Notre super bleuet bionique national, celui qui a chassé Patrick Roy de Montréal, avait pété le nez du Slovaque Peter Stastny alors que l'inconnu Louis Sleigher avait assommé Jean Hamel qui était demeuré inconscient sur la glace durant dix minutes. Une expression québécoise était née : Je vais te sloguer!

Ces deux bagarres générales, une à la fin de la deuxième période, l'autre avant même le début de la troisième, auront poussé à la retraite le pauvre arbitre en chef Bruce Hood. Cette partie anthologique des séries de cette époque est gravée dans les annales du sport, non seulement pour ses batailles, ses 252 minutes de pénalité, ses dix expulsions, mais aussi pour l'élimination des Nordiques par les Canadiens en finale de la division Adams.

Même si je suis originaire de la Capitale nationale, j'ai toujours été un fan fini du club de hockey Canadien. Ce n'est pas parce que je suis né à Québec que je ne connais pas le hockey. Je portais fièrement le chandail de mon club préféré au primaire et, lors de nos parties sur les patinoires extérieures, j'étais, au début de ma carrière, le démon blond, pour ensuite devenir le petit viking.

Ce n'est pas comme les partisans des Nordiques qui sont devenus, soudainement, des disciples des Penguins ou de l'Avalanche, des vire-capot comme il

ne s'en fait plus. Il y a aussi les *haters* qui ne vivent que dans l'espoir de voir les Canadiens perdre. Même s'ils devraient jubiler de nos jours, ils demeurent frustrés et leur haine est sans borne. Ils se sont transformés, au fil des ans, en *trolls* sur les médias sociaux. Finalement, il y a les convertis, comme mon cousin jumeau Jeff, qui est maintenant un plus grand partisan des Canadiens qu'il ne l'a été des Nordiques. Une transformation qui n'a pas été facile, n'est-ce pas Jeff?

Étant donné que c'est congé aujourd'hui et que je n'ai rien à faire, mis à part écrire ces conneries que vous êtes en train de lire, je décide que je peux faire mieux que le site affreux du *Panier Bleu* et je construis, en une journée, un site de recherche de romans québécois. www.romansquebecois.com. Il n'est jamais facile de trouver les romans d'auteurs et d'autrices indépendants ou méconnus et je pense que ce site de recherche est une bonne idée. La principale fonctionnalité de recherche est celle qui manque le plus grandement : trouver un roman qui se déroule dans une ville ou un pays.

Après ces quelques heures d'ouvrage, Geneviève et moi partons à l'aventure pour aller chercher, au service à l'auto, la caisse de bières que j'ai commandée cette semaine à la Brasserie Générale. Cette péripétie n'est pas comme les autres en ces moments de fin du monde. Une épopée de vingt-cinq kilomètres qui nous mènera dans le comté de Charlesbourg. Ne vous inquiétez pas, nous ne changerons même pas de ville.

Le monde est réellement en train de changer. Nous

arrivons à destination et la commis nous demande notre nom tout en nous indiquant d'ouvrir le coffre, ce que je fais. Elle va ensuite chercher notre caisse, elle la dépose dans la valise et elle nous salue d'un hochement de tête. Je referme le coffre et nous revenons en ville en nous assurant de respecter les limites de vitesse.

La chance nous sourit. Il ne reste qu'une seule place dans la rue du côté qui ne demande pas de vignette. Je gare la voiture et voilà Disco Pedro qui arrive avec son camion et qui cherche, en vain, un stationnement. *Karma is a bitch*. Nous avons un endroit pour mettre la voiture à l'arrière de l'appartement, mais il est présentement utilisé pour faire fondre la neige que Suzie Pedneault pellette dans notre cour tout l'hiver. Nous croisons Pedro en marchant vers notre demeure.

— Y'a pas beaucoup de place du côté sans vignette.

— C'est pas cool.

— Tu ne devrais pas mettre ta voiture dans la rue.

— J'ai l'douâ

— Il y aurait plus de place si tu la mettais à l'arrière.

— Châ-a pas.

Je vous le dis, c'est le monde à l'envers, les êtres humains sont en pleine évolution, ou pas!

SAMEDI 11 AVRIL

Ce matin, même si mon corps est sorti du lit non sans utiliser une force herculéenne, mon esprit, lui, est demeuré bien enivré dans les effluves de la soirée bien arrosée de la veille. Nous terminons plus de bouteilles de gin et de whisky en une semaine que de pintes de lait, même si je mets beaucoup de lait dans mes céréales, je bois des cafés au lait et je m'abreuve d'une quantité considérable de café. Désormais, je prendrai simplement de grands verres de lait et je mangerai le café en grain, comme j'engloutis les arachides.

En cette fin de semaine pascale, le président américain y va d'une déclaration qui ne fait aucun sens. « En ce temps sacré, nous prions pour que Dieu guérisse les malades et réconforte le cœur brisé et bénisse nos héros. » Et le Coronavirus? Il a oublié le Coronavirus. Il fait le clown pendant cinq minutes et il oublie le Coronavirus. Ça dépasse tout ce que j'ai pu imaginer. On a repoussé les limites là. C'est la classe mondiale... Peut-être même le champion du monde!

Il doit penser qu'il se trouve dans le roman de George Orwell, 1984, et que Winston Smith, qui travaille au ministère de la vérité, remaniera les archives de ses gazouillis afin de faire correspondre le passé avec la nouvelle version de la réalité que Donald invente chaque jour. L'important, pour lui, ce sont les cotes d'écoute de ses points de presse. Plus il y a de personnes qui écoutent ce que quelqu'un dit, plus cette personne dit la vérité. Il me semble que c'est assez clair, clair comme l'eau du fleuve Saint-Laurent.

Alors que nous sommes en train d'écouter le

premier ministre du Québec faire son point de presse quotidien, il a annulé son congé pour parler de l'horreur qui se déroule dans certains CHSLD privés, le téléphone sonne. C'est Martin qui vient me porter deux bouteilles des bières qu'il fait lui-même. Il est devant notre condo. Quand c'est rendu que tes amis t'apportent des offrandes de bière, je pense qu'on est rendu à un niveau supérieur.

Geneviève soupire de désarroi, car elle va manquer ce que va dire François Legault. Faire de l'Alzheimer si jeune, ce n'est pas drôle. Elle ne semble pas avoir de souvenir que nous sommes en 2020 et que tout se trouve plus ou moins facilement sur les internets. Elle met la conférence sur pause, comme notre vie depuis près d'un mois, et nous sortons saluer nos amis.

Martin dépose un sac au pied des marches alors que Martine demeure dans la voiture. Je sors sur le balcon et Geneviève bougonne dans le cadre de porte. Ah oui, vous avez bien lu. Martin a donc épousé Martine il y a environ 30 ans. J'ai hâte de goûter sa bière, elle est, normalement, délicieuse.

Quand Martin et Martine sont repartis, j'ai les larmes aux yeux. Ça fait tellement de bien de parler, pour vrai, à d'autres personnes. Geneviève a retrouvé le point de presse du premier ministre sur les internets ainsi que son sourire. Je suis à mon ordinateur, travaillant sur mon nouveau site, quand Geneviève s'écrie :

— Il est quelle heure?

— 3h00

Un soupir.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Encore...

— J'ai soif.

Hier, nous avons commencé à boire à 16 h 00, aujourd'hui à 15 h 00. Comme le dirait mon ami Louis-Étienne : « C'est vendredi quelque part dans le monde. ». J'ouvre une Pêché Mortel au cassis, à 9.5% d'alcool et le reste de la soirée, journée, je devrais dire, n'est qu'une série d'événements irréels se déroulant dans un brouillard ténébreux.

Comme cette paire de seins surprenants, camouflés et gonflés par un soutien-gorge de Victoria Secret, qui percutent mon visage dans un mouvement de va-et-vient régulier. Et ma main qui réussit enfin à défaire le cadenas de chasteté, laissant surgir la promesse d'un plaisir inoubliable.

DIMANCHE 12 AVRIL

Encore un matin à se réveiller en plein milieu de la nuit pour aller aux toilettes. Sur le chemin, je m'enfarge dans le coussin vert, purement décoratif, qui est tombé par terre durant la nuit mouvementée. Je me cogne le genou sur le banc au pied du lit et je grogne quelques adjectifs religieux, idéals pour cette fin de semaine de la résurrection du Christ.

L'insurrection intestinale qui me dévore le corps me force à laisser aller un bruyant pet que j'empêche de devenir sauce en me serrant bien les fesses. Le tout sort en liquide dans une explosion digne d'un voyage dans le sud trop arrosé. L'odeur est aussi désagréable que la sensation qui me tenaille les entrailles et dans un geste pour la survie de l'humanité, ou du moins mon couple, je nettoie le bol avec la brosse trop souvent utilisée par les temps qui courent.

Je me lave les mains durant vingt interminables secondes, je m'asperge le visage d'une eau glaciale et j'avale deux Advil sans réfléchir au lendemain. Quelques microsecondes plus tard, alors que je suis de retour sous la douillette couette, je ne fais que ça, penser au lendemain, réfléchir à ce dimanche de Pâques qui se déroulera dans la séquestration de notre appartement devenu bien trop petit.

En me levant de nouveau, cette fois à une heure raisonnable, j'en profite pour ouvrir un des deux stores des fenêtres de notre chambre. Geneviève me répète sans arrêt, comme un perroquet imitant un disque qui tourne sans fin, que je n'ouvre ni ne ferme jamais les stores de la chambre. Il n'y a que rarement de

l'exagération quant à mon implication dans les tâches ménagères.

Je les ai ouverts les stores... l'autre jour! Donc, ce n'est pas vrai que je ne les ouvre jamais. J'ai donc pris la décision de m'occuper du store de droite, et Geneviève veillera à celui de gauche. C'est toute! C'est comme le ménage. Geneviève radote que si je vivais seul, j'habiterais une dump, comme celle de notre ancienne copropriétaire Mirabel Ravine, la pas propre, une dérangée qui a un attachement sentimental avec ses ordures.

Il y avait quelques mois que nous avions acheté notre condo et une fuite d'eau provenant de son logement insalubre s'égouttait tranquillement dans l'appartement de la fille qui habitait au deuxième, Marie-Pierre Dubuc, la folingue. J'ai su que quelque chose clochait quand le plombier m'a téléphoné en pleurant. Il est allé chez la pas propre pour colmater la fuite et il est sorti en courant, incapable de supporter l'insoutenable.

Il n'y a vraiment aucun mot pour décrire la puanteur et la vision cauchemardesque qui est demeurée indélébile en moi. Je résumerais le tout en disant que, partout dans l'appartement, partout, vraiment partout, j'avais des sacs de poubelle pleins qui m'arrivaient à la taille. J'ai vomi. Alors que nous avons dilapidé notre argent dans des avocats véreux (oups pléonasme) pour avoir une injonction de la cour pour que la pas propre sorte enfin ses vidanges et la folingue est devenue littéralement folle.

Elle nous accusait de comploter en secret avec la

pas propre alors qu'elle lui envoyait, par texto, des menaces aussi subtiles qu'un deux par quatre dans le cul. Un après-midi, elle m'a arrosé la tête de sa terrasse alors que j'étais en train de manger. Un jour, elle voulait enterrer la hache de guerre, le lendemain elle menaçait de nous poursuivre aux petites créances.

Quand elle a finalement vendu son condo à Disco Pedro, le jour de son déménagement, je suis allé la voir sur son balcon et j'ai crié le plus fort que j'ai pu : « Criss de folle! ». Ça et la perte de ma virginité sont les plus beaux moments de ma vie. Puis, une fois partie du condo, elle est venue marcher, pendant deux semaines, sur le toit de notre chambre à coucher tous les matins à 6 h 00. Je vous le dis, une vraie folle. Le pire dans tout ça, elle est psychologue.

Tout ça pour dire que Geneviève mentionne toujours que je ne fais rien alors que je clame fièrement que c'est toujours moi qui fais toute. J'imagine que tout est dans le point de vue et moi je suis pour ça la femme libérée... Je vais prendre une gaufre.

LUNDI 13 AVRIL

Je viens de recevoir un courriel pour faire mon embarquement à bord d'un vol d'Air Canada. Avec toutes ces péripéties qui n'en finissent plus de finir et de tout cet alcool qui embrume mes idées noires, j'avais complètement oublié que j'étais censé passer la semaine dernière à San Francisco. Les premiers jours en conférence pour *Google Next* et le reste de la semaine avec fiston pour notre traditionnel voyage père-fils.

Après les multitudes de changements de vol et l'impossibilité d'annuler mon billet, au moins je voyageais pour mon employeur qui a eu la gentillesse de ne pas me demander de le rembourser, mon trajet est finalement passé d'un arrêt à deux et le second transfert était de -3 h 00. Oui oui, mon avion atterrissait à Toronto trois heures après le départ du vol m'amenant à Montréal.

Il y a des journées, comme celle-ci, qui se débute mieux un verre à la main. Bon, j'exagère, mais à peine. Toute cette pluie tombe sans cesse sur notre monde en déchéance et elle n'aura d'autre bénéfice que d'agrémenter notre dépression pandémique et de déclencher un début de maladie mentale qui ne pourra être contrôlée que par l'ingurgitation d'une quantité astronomique de boissons alcoolisées.

Je me vois, en robe de chambre, sirotant un *white russian* entre deux allées de quilles. Mes amis me surnommeraient *The Dude* et tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes, ou pas. Est-ce qu'il y a des gens, sur cette planète ou ailleurs sur cette Terre

qui aiment vraiment ce cocktail insipide composé de vodka, de liqueur de café, de lait et de glaçons?

Avant de me faire des toasts pour déjeuner, je constate que mon deuxième *white russian* est tout à fait réussi. La liqueur de café, que je trouvais sans intérêt, est un substitut vraiment intéressant au dit café. Donc, au lieu de boire un verre de lait en croquant des grains de café, je verse maintenant la liqueur dans mon verre de lait, j'ajoute quelques glaçons et un soupçon de vodka que je recouvre d'une fine couche de café fraîchement moulu. Délicieux!

La pluie, comme mon envie d'alcool et de sexe, ne disparaîtra pas de la journée, je le sens, dans mon foie et dans mon pyjama. Soudainement, Disco Pedro se met à jouer du drum. Frapper sur des tambours dans un appartement centenaire et non insonorisé dans Limoilou, il me semble que ça ne prend pas la tête à François Pignon pour comprendre que c'est colon! Ma libido diminue aussi rapidement que ma hargne monte et quand je constate que le frère de mon voisin, qui habite une autre région, est en train de monter les marches pour rendre une autre visite à son frangin, j'en profite pour appeler les responsables du bon jugement.

Quelques instants plus tard, une voiture de police débarque chez Disco sous la pluie d'applaudissements de Geneviève et moi. Nous sommes en liesse, camouflés sous les couvertures du divan, savourant ce moment de rançon de la gloire. J'imagine facilement la conversation qui devrait certainement permettre de découvrir un vaccin contre le déplorable virus ou encore contre le cancer.

- Bonjour, vous habitez tous les trois ici?
- Euh, non! Elle, a reste icitte, pis Steeeeeve, c'mon bro, il vient de la Beauce.
- Quoi?
- Sainte-Marie, s'tun Beauceron...
- Mais monsieur, premièrement, c'est interdit de faire venir des gens chez vous et, en plus, il est interdit de changer de région.
- Châ-a pas.
- Je vais devoir vous donner un constat d'infraction...
- Chu chez moi, j'ai l'douâ!
- Non...
- Vivre et laisser vivre...
- Hum, c'est vrai, je vais faire preuve de jugement et simplement quitter...
Eh boboy!

MARDI 14 AVRIL

En mangeant tranquillement mes céréales imbibées de *white russian*, Geneviève me dit que je sape comme un cheval. Je lui postionne une rafale saccadée de blé entier à deux mètres de distance en plaidant l'insignifiance totale. Quand je suis au « travail », je ne cesse d'éteindre des feux, j'imagine que ça fait de moi un sapeur-pompier.

Je me lève promptement, j'enlève donc mon t-shirt aux odeurs douteuses ainsi qu'aux couleurs défraîchies, principalement sous les bras, et je vais chercher mon appareil photo sous le regard inquisiteur de Geneviève. En me dirigeant vers le bureau, je glisse lamentablement sur le plancher ciré et je m'écrase de tout mon long contre le cadre de porte, la tête en premier.

— Ayoye Tabarnak!

Je fais peine à voir, j'ai l'air d'un cheval qui a raté une haie, on m'abattraît sur un champ de courses. J'imagine ma sale gueule avec un œil au beurre noir réellement causé par un cadre de porte. Peu importe, rien ne m'arrêtera dans ma quête de grandeur. Je m'empare de l'appareil photo et du trépied et je m'installe devant notre carte du monde. Geneviève me suit toujours de son œil de merlan frit.

— Qu'est-ce que tu fais?

Je soupire, c'est mon tour de faire la soupirante, et je lève les yeux vers le ciel.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Un calendrier de pompiers.

— T'es tu seul et t'es pas pompier...

— Un calendrier de pompier, avec pas de s...
Laisse faire.

Je prends quelques clichés que je détruis immédiatement. J'ai l'air d'un idiot et les imbéciles fredonnent la chanson *Despacito* de Luis Fonsi. Geneviève soupire à son tour. Elle est incapable de supporter cette chanson qui nous a défoncé les oreilles durant des mois à l'été 2018. Je ne me souviens plus trop pourquoi je suis en bedaine, mais je pense que c'est une bonne raison pour prendre une douche.

L'eau chaude me refroidit les esprits et après un bon quinze minutes sous l'eau bouillante, je sors ratatiné, mais rassasié, de ce moment de pur bonheur. Je suis fin prêt pour une autre bonne semaine de travail et, il faut le mentionner, j'aime vraiment ça les semaines de quatre jours, pas mal plus que la semaine des quatre jeudis. Il y en a des affaires le fun qui vont arriver cette semaine-là ou bien aux calendes grecques.

Je me suis malheureusement inscrit au *Défi bougeons ensemble*, en pensant que boire un petit verre de bière mon minou serait accepté comme étant une activité, parce que lorsque je suis en boisson je chante ou je danse, chose que je ne ferais jamais à jeun. Sous l'emprise de mon orgueil toujours mal placé, je suis allé courir un petit trois kilomètres avant de dîner.

À midi tapant, alors que les cloches des églises agrémentent l'ambiance sonore des rues de Limoilou, j'arrive comme une flèche en face de la SAQ où il y a encore une file qui attend patiemment son boire. N'étant pas plus cave que les autres, je décide d'aller, moi aussi, acheter quelques bouteilles pour embellir

mon étagère de whisky. Moi, j'appelle ça du *home staging*! Mon odeur repousse facilement les autres clients à deux mètres de moi, voilà la solution à la distanciation sociale.

Sur mon nouveau site de recherche de roman québécois, je dois faire l'assistance technique. Il y a beaucoup de personnes qui ne savent pas trop comment ça marche les internets. Il y a les petites madames qui ne sont pas capables de s'inscrire.

— Comment je fais pour m'inscrire?

— Vous cliquez sur le lien « m'inscrire ».

Il y a ceux qui ne savent pas lire ou qui sont daltoniens.

— J'ai toujours une erreur quand j'essaie d'enregistrer mon livre.

— Il doit y avoir des champs en rouge, c'est ceux-là que vous devez corriger.

— Il n'y en a pas.

— Est-ce que vous pouvez m'envoyer une capture d'écran.

Je reçois la capture d'écran, il y a un champ en rouge, le prix du livre. C'est écrit : Prix du livre, ex. : 9.99. Le gars a écrit 9,99\$. Eh boboy. Je passe ceux qui ne savent pas ce que c'est un URL, ceux qui ne comprennent pas que leur nom n'apparaît pas, alors qu'ils ne l'ont jamais rentré et ceux qui me disent qu'il y a une erreur dans ce qu'ils ont rentré, qu'il faudrait que je le corrige. Bonne nuit!

MERCREDI 15 AVRIL

Bon, ça commence, les théories de conspirationnistes en manque d'attention. Ils me font rire ces attardés qui se prennent pour des Einstein du journalisme. Ils ont le profil parfait pour un poste d'animateur dans les radios merdiques de Québec, car ils savent manipuler adéquatement la démagogie à leur profit en se souciant peu des répercussions du fiel qu'ils déversent impunément en se drapant du drapeau de la liberté d'expression.

Ils sont cependant les premiers à pleurnicher quand ils se font pointer du doigt pour leurs actions d'intolérance. Ils n'ont aucun respect pour aucun être sur cette planète ni même leur propre personne, puisqu'il se contredisent aussi souvent et aussi facilement que leur idole en ce monde damné, Donald Trump. Je ne peux pas croire qu'un humain moyennement intelligent puisse tomber dans le piège à renard à ours qu'ils tendent sans cachette à leur auditoire conquis d'avance.

La dernière machination élaborée par ces fanatiques du déni, des schizophrènes de la pensée, c'est que les données concernant les morts reliés au misérable virus seraient gonflées. Jusque-là, tout va bien. Ils prétendent que quelqu'un en phase terminale du cancer qui décède avec des symptômes du Coronavirus est considéré une victime de l'injuste virus, aucune preuve à l'appui, simplement les réponses de certains ministres à des questions des journalistes.

En les écoutant, j'ai même l'impression que si je

meurs frappé par l'éclair et que je tousse en même temps, je compterai parmi ces chiffres de plus en plus anonymes comme le groupe de personnes que je serai probablement obligé de rejoindre sous peu. Bon, je peux quand même leur donner le bénéfice du doute, car j'ose imaginer qu'ils ont pigé dernier dans le sac à cerveau.

Là où j'accroche vraiment, c'est la cause de tout ceci. Qui se cache derrière cette conspiration qui met l'économie par terre, les pauvres dans la rue et les vieux à la morgue? Les communistes! Eh boboy! Ça explique tout. Je dirais même que ça pourrait être les enseignants et que ce complot n'est qu'une supercherie pour que ces fainéants paresseux passent encore plus de temps à rien faire après leurs trois mois de congé l'été, les deux semaines à Noël, la semaine de relâche et toutes ces journées pédagogiques où, comme on le sait tous, les maudits profs se prélassent au soleil ou dans un salon de bronzage.

Ces conspirationnistes ne sont que les instruments mal aiguisés de cette droite en manque d'attention qui souhaite faire porter le blâme sur les autres. Pour ces imbéciles qui ne savent pas lire et qui ne liront probablement et malheureusement jamais ces lignes, voici la définition du communisme : « Le communisme est un ensemble de doctrines politiques, issues du socialisme et, pour la plupart, du marxisme, s'opposant au capitalisme et visant à l'instauration d'une société sans classes sociales. »

Un système où les pauvres, les riches, les jeunes et les vieux sont tous égaux. Donc, les gens derrière le

Coronavirus, qui mettent les pauvres à la rue et assassinent les vieux, sont des communistes. Je ne sais pas si c'est parce que je bois trop, ou pas assez, mais je suis présentement en furie. Je ferme mon cellulaire, je lisais cette nouvelle sur mon téléphone, je dépose mon verre de *white russian*, je me torche le cul et je flushe la toilette.

L'odeur cadavérique de mes selles est en constante évolution, j'en profite donc pour asperger le bol d'eau de Cologne que ma mère nous a donnée à Noël. Je brûle aussi une allumette, il ne faut pas prendre de chance avec les odeurs, et je sors de la salle de bien en espérant ne pas vomir. Le soleil se lève à peine, Geneviève dort toujours et je me prépare un deuxième cocktail parce que j'ai vraiment besoin de café pour espérer pouvoir passer au travers cette journée.

En fin de journée, nous devons encore risquer notre vie à l'épicerie. La file à l'extérieure est de plus en plus longue, mais au moins, il y a le François Arrelle des pauvres qui nous faisait un solo d'air guitare alors que la grêle, qui tombe à l'horizontal, essaie nous percer les yeux. Une chance que j'ai mon flasque de whisky pour me réchauffer un peu parce que le froid sibérien s'est emparé de mon âme depuis belle lurette.

La facture est de plus de cent dollars, je devrai donc jouer à la roulette russe en jeu en appuyant sur les touches du clavier numérique à la propreté aussi douteuse que la mienne. Heureusement, je réussis à entrer les bons chiffres dans le bon ordre et je peux m'enfuir de ce lieu de perdition.

JEUDI 16 AVRIL

À chaque jour suffit sa peine et la mienne est d'une profondeur infinie, un abysse insondable, un puits sans fond. La réclusion joue sur ma santé mentale comme sur mon désir d'assoiffé, ce besoin intrinsèque de me noyer dans une rivière d'alcool entouré à moins d'un mètre de mes amis et de ma famille. J'en rêve même la nuit.

Hier, j'ai fait un cauchemar épouvantable. Je vivais dans un monde où les rapprochements étaient tout à fait permis. Geneviève et moi avons volé un camion et nous roulons à vive allure sur une autoroute déserte. La faim nous terrasse, alors nous nous sommes arrêtés à un *truck-stop* où il y a un restaurant, un hôtel et un stationnement bondé de voiture.

Je demande à Geneviève de demeurer dans le véhicule alors que je vais à la recherche de victuailles. Lorsque j'entre à l'intérieur du bâtiment, il y a une foule de gens, les uns sur les autres, se touchant, se postillonnant au visage naïvement. Je me faufile dans cet attroupelement d'insoucians, valsant entre ces psychopathes de la proximité humaine.

Je lève la main en direction d'une serveuse pour lui parler, mais, lorsqu'elle s'approche, d'autres négligents s'agglutinent autour de moi, leur bras touchant le mien. Je me sauve en courant pour me retrouver dans une clairière libre de contagion. La sueur perle sur mon front et mon corps frissonne de peur lorsque j'entends :

— Sylvain Gilbert

Un vieillard marche dans cette cohue inaffectueuse

un panier d'osier et un *papihat* à la main et il scande mon nom. Pauvre fou! La Mort l'entoure, sa faux aiguisée à la main, prête à lui prendre sa vie. Le voilà qui s'éloigne de moi, sans cesser de crier mon nom. Je secoue la tête, je le trouve beau ce *papihat*. Pour celles et ceux qui ne le savent pas, un *papihat* est cette casquette irlandaise principalement en tweed. Depuis notre voyage en Irlande, où j'en ai acheté deux, je suis maintenant un grand amateur de ce couvre-chef.

Je pars à sa suite et je le rattrape. Je n'ose pas mettre ma main sur son épaule, alors je l'interpelle en lui disant que je suis Sylvain Gilbert. Il me félicite et me donne le panier ainsi que le chapeau. Je suis heureux! En ce moment précis, alors que le monde s'effondre autour de moi, je me sens si bien, si serein, que j'en oublie la faim qui gruge la moelle des os et je sors, sourire aux lèvres, pour montrer à Geneviève ce que je viens de gagner.

Le camion est stationné au loin et lorsque j'arrive à côté, je remarque qu'il ne reste plus rien à l'intérieur. Il n'y a que de la tôle et le banc du conducteur et Geneviève qui pleure. J'oublie immédiatement mon petit bonheur que j'avais ramassé en pleurs sur le bord d'un fossé pour consoler l'inconsolable.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— J'avais si faim que je suis allé au service à l'auto. Des policiers m'ont interceptée et ils ont rapidement compris que nous avions volé le camion, alors ils ont décidé de tout prendre ce qu'il y avait à l'intérieur.

Sacrés policiers. Ils ont littéralement tout pris, ces

maîtres de la jugeote.

Lorsque je me réveille, il est tout juste six heures. J'ai mal aux dents et à la tête. Je sens que j'ai besoin de mon grand verre de lait aromatisé matinal pour que je puisse être opérationnel au « travail » aujourd'hui. En me levant, je perds l'équilibre et je me retiens sur le mur de la chambre qui chambranle. Je ne passerai jamais à travers ce confinement.

La journée est une succession de rencontres et j'essaie d'expliquer à mes collègues que je vais travailler activement sur les tâches que je dois faire à la vitesse d'entre-deux-meetings. C'est une nouvelle unité de mesure que Marc et moi avons adaptée. Cette activité prendra environ douze entre-deux-meetings. Étant donné que j'ai environ trois entre-deux-meeting par jour, je devrais finir dans quatre jours ouvrables.

VENDREDI 17 AVRIL

TGIF! Il n'y aura jamais eu, dans l'histoire de l'humanité, une semaine de quatre jours aussi longue et sans fin. Elle ne finissait plus de finir. Quand j'imagine la semaine prochaine, mon cœur manque un ou deux battements et j'ai l'impression que je suis en train de faire une crise d'angine. Et ce n'est vraiment pas le temps d'avoir des problèmes cardiaques et de se ramasser à l'hôpital, soigné par un médecin spécialiste.

Alors que d'un côté, le gouvernement n'y va pas avec le dos de la main morte pour écrire des décrets obligeant certains corps de métier, comme les infirmières et les enseignants, à aider les employés surmenés qui tentent de sauver nos personnes âgées. De l'autre côté, ces êtres imprégnés du complexe de Dieu négocient avec le même gouvernement des avantages financiers, comme leur boni pour arriver à l'heure ou porter une jaquette, pour aller aider nos vieux qui meurent dans des conditions atroces dans nos CHSLD. Houuuuu, alors ça, c'est très tordu, mais bougrement intelligent.

Je regarde mon agenda pour la journée en sirotant avec une paille de bambou mon verre de lait aromatisé et je pleure. Encore une journée de rencontres, au moins nous avons notre dîner Inox virtuel où la dégustation d'alcool ne sera pas mal vue. J'apprends que nous allons avoir deux stagiaires et potentiellement un troisième, dans notre équipe de trois pour cet été. Mon patron me demande si nous serons en mesure d'occuper ces trois personnes et je lui réponds qu'il n'y a rien de mieux que d'avoir

chacun notre *bitch*, comme ça il n'y aura pas de chicane.

Mon hygiène laisse à désirer et maintenant que la caméra est activée durant nos rencontres au « travail », j'essaie de ne pas avoir les cheveux trop ébouriffés et gras. La technologie ayant heureusement ses limites, mon odeur corporelle ainsi que mon haleine chevaleresque ne peuvent franchir le monde virtuel. De plus, cette détérioration olfactive oblige les parasites ambulants à demeurer à au moins deux mètres de moi. Pourquoi me brosserais-je les dents si je ne peux pas être à moins de deux mètres de tout autre personne? C'est qui le cave?

J'imagine que vous avez une pensée pour Geneviève, moi aussi. Vous savez que l'être humain est une machine exceptionnelle qui peut s'adapter à toutes sortes de situations et d'odeurs. Quand Geneviève me voit aller prendre une douche, elle se doute bien que j'ai l'intention de tenter un rapprochement de moins d'un mètre et ça l'excite. Adieu les préliminaires!

Le simple fait d'ouvrir le robinet de la douche et ses lèvres salivent comme les chutes du Niagara. Je n'ai même plus besoin de me laver, ni même d'aller sous l'eau chaude pour avoir une bonne partie de jambes en l'air. Lorsque les phéromones sexuelles se propagent dans les airs, elles camouflent toute autre fragrance qui pourrait contrevenir à une libido enflammée.

Alors que je sirote mon ixième verre de lait, Disco Pedro lance son sac de recyclage du balcon du deuxième étage sur le trottoir. Un enfant de deux ans,

qui passait par là, quelques pas devant sa mère, sursaute et tombe à la renverse. La mère traumatisée lève les yeux vers le résident du deuxième.

— Ça va le malade!

— C'est mes vidanges, j'ai l'douà!

Disco ferme la porte et retourne à l'intérieur de son logement. Le petit qui avait une branche d'arbre dans les mains pousse le sac avec son bâton pour s'assurer qu'il demeurera immobile. La femme sort son téléphone et appelle la police qui arrive quelques instants plus tard. Enfin de l'action, ils vont peut-être l'enfermer et pourquoi pas l'interner.

Je sors sur mon balcon, verre de lait à la main, alors que mon voisin François est inséparable de sa tasse de café. Nous nous saluons en levant nos verres et nous observons l'information venir à nous. Geneviève est dans le cadre de porte, incapable d'être plus proche de moi. Nous nous sommes consommés plus tôt, alors plus rien ne peut dissimuler mon fumet.

Un policier sort de la voiture et demande si François et moi, nous nous attroupions. La mère fronce les sourcils et elle remarque que nous sommes là. Nous la saluons en levant notre verre, un genre de salut synchronisé. Elle explique que le gars du deuxième a lancé son sac de vidanges de son balcon à la rue et qu'il a pratiquement tué son enfant. Le maître du jugement en conclut que ce n'est pas un rassemblement illégal et il quitte sous le regard désespéré de la pauvre femme.

François et moi nous nous saluons de nouveau et je retourne au « travail » tandis que mon voisin continue son activité préférée de potinage.

SAMEDI 18 AVRIL

J'ai hâte qu'il fasse vraiment beau. Nous sommes à la mi-avril et la température a toutes les difficultés du monde à dépasser les cinq degrés Celsius. Au moins, aujourd'hui, il fait soleil et c'est prometteur. Geneviève et moi allons courir en fin d'avant-midi, deux kilomètres, et le souffle me manque. Il y a même une petite grosse qui me dépasse lamentablement. J'ai même l'impression qu'elle marche alors que moi, je suis à pleine vitesse. Il faut dire que le vent ralentit pas mal ma course.

C'est sûr que j'ai probablement pris deux ou trois verres de lait de trop ce matin. Il n'est pas vraiment sain de boire avant de faire de l'exercice, mais il est divinement équilibré d'ingurgiter de l'alcool pour calmer la dépression qui veut prendre possession de mon esprit. La discipline est de mise si je veux sortir de cette quarantaine en un seul morceau.

Après cette course folle, je décide d'aller sous le jet bouillant de la douche, question de donner un moment de répit à mes muscles en douleur. Le ruissellement m'asperge le corps durant vingt longues minutes qui me permettent de mettre un peu d'ordre dans mes idées noires. Je me demande s'il serait possible de vivre séquestrer indéfiniment.

Combien de temps me reste-t-il avant la démence? La vraie psychose, celle qui me fera perdre les pédales comme Johnny dans *The Shining*. Au moins, je ne vois toujours pas de personnes décédées ou qui n'existent pas et je ne parle à personne d'autre que Geneviève. Je ne suis pas complètement perdu, il y a encore de la vie,

et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Je sors de la salle de bain dans un nuage de vapeur et je vais dans la chambre pour m'habiller. Geneviève est toute nue sur le lit, les jambes en l'air, une main sur ses seins, l'autre sur son clitoris. Shit la douche! S'en suit un moment de sexe intense où nos corps fusionnent dans une symbiose harmonieuse. La chaleur embrase nos passions dans une chorégraphie charnelle.

Quelques microsecondes plus tard, je saisis le flasque de whisky sur ma table de chevet et j'en avale une bonne rasade. Il y en a qui préfère fumer la cigarette avec une bonne baise, moi, c'est le whisky. Geneviève se lève pour aller à son tour se doucher. Je me demande ce qui arrive quand c'est elle qui prend sa douche. Je n'aime mieux pas y penser. Si j'étais plus jeune et plus fringant, j'irais la rejoindre, mais ça ne serait que de me ridiculiser.

Nous profitons ensuite de la belle journée fraîche pour préparer notre terrasse. Nous rangeons les pelles ainsi que les planches et la bâche qui protégeaient nos arbustes et nos vignes. Ensuite, nous sortons notre ensemble de patio et le foyer qui devrait être utile bientôt. Après de douloureux labeurs, nous prenons un cidre en lisant un roman au soleil.

Disco Pedro sort sur sa terrasse en bedaine et laisse échapper un puissant rot. Je lui réponds de la même façon alors que Geneviève soupire. Il faut dire que je suis capable de faire une phrase de sept mots en rotant et que mon expression préférée est : Yabadabadou que je peux répéter plusieurs fois.

Le reste de la soirée se veut une série de dégustations de boissons alcoolisées. Après le cidre au soleil, je prends quelques bières de la Brasserie Générale. Durant le souper, un *chili con carne*, nous ouvrons une bouteille de vin *cheap* et la soirée se termine par quelques verres de whisky. Encore une fois, je ne me souviens pas des derniers épisodes de la série télé que nous avons écoutés, *You*.

Nous n'avions pas aimé la fin de la première saison, mais nous avons quand même décidé de nous taper la deuxième saison. Nous sommes restés sur notre appétit, mis à part l'épisode où le personnage principal essaie de se souvenir de sa soirée sous le LSD. Je dirais que c'est exactement ce que je vis tous les matins depuis le début de cette pathétique quarantaine.

Une chance que nous sommes obligés de demeurer à la maison, c'est beaucoup plus simple de se remémorer les événements de la veille. Souvent les principales preuves se retrouvent sur le comptoir de la cuisine et se résument à plusieurs bouteilles vides. Vous auriez dû voir le sac de bouteilles et de cannettes vides que nous avons mis sur le trottoir. Il était énorme et en quelques minutes quelqu'un l'avait déjà ramassé.

DIMANCHE 19 AVRIL

Il y a maintenant un nouveau terme qui vient d'apparaître, les covidiot. Je ne pensais pas qu'on avait besoin de ce misérable virus pour pouvoir reconnaître un imbécile quand on en voyait un. Il y a des soupers pour ça. Nos super agents du jugement suprême ont déjà remis plus de trois millions de dollars de contravention aux récalcitrants de la distanciation sociale. Il faut dire qu'ils doivent bien trouver un moyen de respecter leur quota, maintenant qu'il n'y a presque plus personne qui se déplace.

Une chose est sûre, c'est que moi, je ne me déplace pas, mis à part entre mon bureau et le frigo, le cellier et le bar à whisky. Je commence sérieusement à développer une intolérance au lait et je dois me trouver une autre boisson dans laquelle camoufler mon alcool. Je décide donc de me servir de nouveau de ma machine à expresso en y incorporant du whisky bien frais que je conserve judicieusement au congélateur.

Ce dimanche est mon jour de chance parce qu'il pleut à boire debout avec un vent à écorner les bœufs, ce qui signifie que Geneviève ne me proposera pas d'aller prendre une marche. Je ne suis plus capable de cette activité aussi insignifiante qu'inutile. Il faut être paresseux en sacrement ou un gros tas pour considérer la marche comme une action sportive.

Je préfère envisager une dégustation d'un bon scotch des Islay pour passer ce temps maussade. Rien de mieux que des saveurs tourbées pour vous remettre sur le pied dansant. J'ai en ma possession une édition spéciale d'un Lagavulin qui n'est pas piquée des vers.

Je m'en verse une bonne quantité dans mon verre *Glencarn* et Geneviève lève le regard du centième roman qu'elle lit depuis le début du confinement en m'examinant de la tête aux pieds.

— Y'é pas un peu de bonne heure pour le whisky?

— L'avenir est à ceux qui se lèvent tôt.

Elle soupire et elle remet à sa lecture momentanément parce que, dès que les odeurs fumées de mon whisky parviennent jusqu'à son joli nez, elle fronce les sourcils tout en quittant une autre fois son livre.

— Ça sent Ovila!

Je passe le verre sous son nez et son visage se crispe devant cette quantité astronomique de particules de phénols par millions de molécules qui se dégagent de mon verre. Elle me repousse du revers de la main pour se remettre inexorablement à sa lecture. Moi qui pensais que des images sensuelles d'Ovila Pronovost augmenteraient mes chances de sexe, je me suis royalement trompé. Exactement comme je me suis fourvoyé en prédisant une carrière exceptionnelle à Alex Galchenuyk.

Au moins les arômes puissants du scotch camouflent le fumet qui se dégage de mon corps en putréfaction. Avec ce nuage de saleté m'entourant j'ai l'impression de ressembler de plus en plus à *Pig-Pen* dans Snoopy, ou au personnage de Marie-Louise de la chanson populaire du groupe *Zébulon*. Il y a tellement longtemps que j'ai pris un bain que mes sous-vêtements se sont soudés sur ceux d'avant. C'est

écœurant!

Je suis perdu dans mes pensées et vous allez dire qu'on ne peut pas vraiment se perdre dans le néant, mais je suis un être d'exception qui est capable de vaincre l'impossible où tout autre être humain normal ne serait tenu. Alors que j'étais absorbé par l'absence de mouvement dans les rues limouloises, Suzie Pedneault est descendue des escaliers en robe de chambre semi-attachée, laissant voir pas vraiment subtilement un *babydoll* transparent en dentelle rouge.

La pluie rend la scène irréelle. J'ai même la vision de Jennifer Beals se trémoussant sous la musique rythmée de la chanson *Maniac* de *Michael Sembello* dans le film *Flashdance*, alors que l'actrice, qui nous a tous émoustillés lorsque nous étions prépubères, se laisse totalement aller dans un bar miteux sous les regards pervers des vieux cochons présents dans la salle.

Je regarde mon verre de whisky et je secoue la tête. Mon cerveau se met à me jouer des tours et je n'aime pas vraiment ce qu'il me fait. Je ne cesse de faire des cauchemars la nuit et maintenant, en plein jour, je ne suis pas certain d'être encore parmi le monde des vivants.

LUNDI 20 AVRIL

Je ne trouve pas la balance. J'ai un vague souvenir de l'avoir jetée à travers notre cour il y a plusieurs jours pour mépris envers les êtres humains. Je décide donc de me placer sur une des dalles de marbre du plancher de la salle de bain et d'identifier où ma bedaine m'empêche de voir. Une chose est sûre, elle cache complètement mes pieds et mon pénis.

La tête me tourne, je trébuche, j'essaie en vain de m'accrocher à quelque chose et je tombe dans notre bain sur pied. S'il y avait toujours des rideaux de douche autour du bain, j'aurais probablement fait comme André et je les aurais massacrés. J'imagine que ceci est un signe du tout puissant pour que je me lave enfin, mais étant donné que ma croyance en ce genre de magouille est assez limitée, je vais tout simplement continuer de vivre ma nouvelle vie comme je l'entends.

Je me sers mon petit cocktail matinal et je sors sur notre balcon avant pour respirer l'air frais de Limoilou qui n'a absolument aucun effet sur mon corps ou mon esprit. Ce tumulte turbulent qui ronronne rondement dans ma cervelle écervelée finira par avoir raison de ma raison. François est fidèle au poste pour l'obtention d'information vitale, sa tasse de café fumant à la main.

Nous nous saluons et mon voisin en profite pour me poser une centaine de questions sur des choses sans importance, se questionnant comme un enfant de quatre ans sur les prétextes qui m'ont mené à faire telle action. Il me manque définitivement plusieurs litres d'alcool dans le sang pour être en mesure d'apprécier

cette conversation, en fait, il serait probablement plus juste d'appeler ce moment un monologue.

Je grogne une salutation peu convaincante et je retourne à mon confinement interminable. Je soupire. J'ai attrapé la même maladie que Geneviève, la soupirite aiguë. Tout m'exaspère et, chaque pied que je pose devant l'autre, ressemble à une épreuve titanesque. Je sens que je ferai comme le tristement célèbre navire et que je sombrerai à jamais dans un néant glacial.

Je sais que je dois me rendre au « travail », mais même ce chemin de croix de quelques secondes me semble insurmontable. J'ai besoin de peu plus de potion magique et mon salut se retrouve dans ce verre qui me semble sans fond. Je m'assure que Geneviève dort toujours et, avant de me servir un autre cocktail, je bois quelques gorgées à même le goulot d'étranglement.

Ce midi, le Battuto, l'un des meilleurs restaurants au monde dans mon range de prix, met en ligne la possibilité de commander un *take-out* pour la fin de semaine. Je suis prêt comme un scout et à midi qui tape autant que tout cet alcool ingurgité, je nous commande un repas pour deux et le système échoue aussi lamentablement que moi.

— Tabarnak!

Je cogne sur mon bureau avec une force que je ne me connaissais pas. Geneviève sursaute et soupire en même temps, elle soussaute, alors que je continue de blasphémer comme s'il n'y avait pas de lendemain. J'envoie ensuite un message texte à mon voisin Paul,

qui est propriétaire dudit restaurant, pour lui indiquer calmement, en majuscule et avec beaucoup de points d'exclamation, la triste aventure que je viens de vivre. Il va regarder ça. J'espère qu'il va regarder ça!

Je broie du noir le reste de la journée en m'imaginant lui broyer les os. Dire que je m'étais vanté à mes collègues que j'avais réussi à avoir un souper du Battuto, les rendant aussi jaloux qu'un puceau fréquentant Eugénie Bouchard. Parlant de la fille qui passe plus de temps sur Instagram que sur les courts de tennis, je me demande à quand remonte sa dernière victoire, probablement aussi longtemps que les Canadiens.

Je ne sais pas trop comment la soirée s'est terminée, ce que nous avons mangé et à quelle heure nous sommes couchés. En fait, il commence à y avoir beaucoup de choses qui m'échappent. Je n'arrive plus à faire le décompte des morts, des contaminés et des covidiot. Je ne sais même plus si les recommandations de distanciation sociale sont toujours de vigueur. Je préfère demeurer sain et sauf dans l'appartement, loin de tous ces tragiques événements.

MARDI 21 AVRIL

J'ai les mains qui tremblent, ce qui fait tinter les glaçons dans mon verre. Il fait si froid ce matin que je me demande pourquoi j'ai mis ces foutues glaces dans mon cocktail déjeuner. L'image qui se rend à mon cerveau n'en demeure pas moins floue que je doute si ce sont bel et bien mes mains qui tremblent ou tout simplement tout mon corps.

Ma tête veut exploser et, sans même m'en rendre compte, je serre si fort les dents que ma mâchoire est crispée de douleur. Lorsque j'ose enfin me regarder dans le miroir, je n'arrive pas à me reconnaître. Je ressemble à une version cheap de Tom Hanks dans *Cast Away*. Je suis aussi crasseux, désespéré et méprisable. La différence, j'ai vraisemblablement pris une quinzaine de livres alors que le pauvre miséreux n'avait que la peau sur les os.

Sur cette vision glorifiante de moi-même, je décide de m'aventurer dans notre sous-sol non fini pour retrouver mon compagnon de vie et vous savez quoi, c'est un Wilson lui aussi. Je lui dessine un visage fort peu sympathique avec un crayon *sharp* sur mon ballon de football et je le place judicieusement à côté de mon ordinateur. Il me regarde de sa bouche cousue, comme un monstre venu des enfers pour me tourmenter.

En fin d'avant-midi, j'ai la brillante idée d'aller courir un peu, mais cette pensée est si éphémère qu'elle ne représente à mes yeux qu'un mythe légendaire dont l'existence est peu probable. Le simple fait d'enfiler mon *kit* de course vient à bout de

l'ambition d'être en forme une fois que je sortirai de cette machiavélique quarantaine.

Lorsque je regarde à l'extérieur et que j'observe tous ces gens insouciantes des dangers les entourant, une nostalgie des jours meilleurs et surtout passés me hante comme tous ces crimes que j'ai commis étant plus jeune. J'ai un souvenir pour cette fois où nous avons mis le feu à un camion dans une cour à scrape. Une fois le feu hors contrôle, nous nous sommes sauvés à vive allure sur nos vélos et le camion a explosé dans une déflagration digne des plus grands films de James Bond.

Un peu plus vieux, dans un bar où un ami était serveur, je lui demande de me remplir un verre de savon à vaisselle rose, d'y ajouter une paille, des glaçons et un petit parapluie. Faisant semblant de boire, inspirant le liquide rose dans la paille avec ma langue sur le bout, empêchant le liquide de se rendre dans ma bouche. Je vais voir une fille qui me plaisait, mais qui se moquait toujours de moi.

Elle me demande ce que je bois. C'est un *Pink Lady*. Elle veut y goûter. Je lui donne mon verre. Elle en boit une bonne rasade pour me faire chier en calant mon verre, mais la surprise se lit immédiatement sur son visage confus. Elle me fusille du regard en me demandant ce que c'est. C'est du savon à vaisselle.

Elle court aux toilettes et, erreur, elle se rince la bouche avec de l'eau, beaucoup d'eau. Quand j'ai ouvert la porte des toilettes des filles, il y avait des bulles partout, vraiment partout. Je ne pouvais pas entrer. C'était magnifique! En fait, ça ressemblait

exactement à la cuisine d'un de mes appartements quand j'ai mis du savon à vaisselle dans le lave-vaisselle. Magnifique, je vous dis!

Je soupire de cette mélancolie d'un temps révolu en me demandant si un jour je remettrai les pieds à l'extérieur. Sera-t-il possible d'aller déguster des whiskys au Nelligan? Aller réellement dîner sur la terrasse de l'Inox? Manger la succulente pizza de Nina? Boire un verre de vin à la buvette Scott? Ou simplement manger une bonne crème glacée molle chez Lilo?

Nous écoutons en rafale la série *Unorthodox* sur *Netflix*. À une autre époque, j'aurai probablement ressenti plus d'empathie envers cette pauvre femme vivant sous le joug religieux extrémiste juif, mais quand je la vois déambuler dans les rues avec des amis et même danser dans un rave, j'en conviens pour vous assurer que mon existence immédiate est beaucoup plus dramatique que celle de Esty. J'aime ça une personne, dans une série religieuse, qui s'appelle Esty.

Shaun ne pourra pas m'arracher la tête pour me chier dans le corps car je n'ai vendu aucun punch de cette série qu'il m'a gentiment référée. Je n'arrive malheureusement pas à me souvenir convenablement de la fin, mais j'imagine aisément une fin agréable où le nouveau couple vécut heureux, malgré leurs nombreux enfants.

MERCREDI 22 AVRIL

Alors que mes cocktails déjeuners s'accumulent comme la dette canadienne, je n'ai plus vraiment conscience du temps qui passe de plus en plus lentement. Dans la brume dense qui enveloppe maintenant ma vision de la vie, je réussis à distinguer brièvement les choses qui m'entourent. Geneviève prononce régulièrement le mot problème, mais je n'ai aucun souvenir des autres mots qui complètent ses phrases, à moins qu'elle ne fasse plus de phrases complètes.

Je sens une pression s'effectuer autant sur mon corps que sur mon esprit et ma santé autant physique que mentale en souffrirait davantage si je n'étais pas imbibé dans une mer d'alcool. Cette dépression qui est maintenant une résidente permanente de mon être est chassée brutalement ce matin par deux excellentes nouvelles que je n'attendais plus.

Paul nous confirme que notre réservation n'a pas fonctionné, mais il nous garantit une place pour la semaine prochaine. Un sourire réussi a percé ma barbe et illumine brièvement mon visage terne et sans vie. Malgré l'agréable perspective d'un succulent repas la semaine prochaine, je constate que le regard de Geneviève est suspicieux.

Un peu plus tard, le facteur qui est maintenant rendu un ami, puisqu'il est l'être humain avec qui j'ai le plus d'interaction, après Geneviève, vient déposer dans ma boîte aux lettres une enveloppe provenant de la firme Raymond Chabot. Certainement une mise en demeure. Non! C'est un chèque de 144.76\$ pour avoir

respiré de la poussière rouge durant des années. Ça va payer le souper de la semaine prochaine, on pourrait même s'en payer deux.

Les réjouissances sont toutes fois de courte durée, car il y a maintenant un groupe de joyeux lurons au travail qui veulent à tout prix que les employés sortent de leur monotonie. Ils ont pour mission d'agrémenter nos journées. Je leur recommande de nous faire livrer de l'alcool, mais ils préfèrent que nous apparaissions déguisés lors de nos réunions matinales. J'aimerais mieux disparaître.

Lesdites réunions qui se multiplient comme de chauds lapins sont de plus en plus insignifiantes, mais je réussis à mettre en place un judicieux stratagème pour assister aux rencontres sans vraiment être présent. J'en profite donc pour continuer mon travail et mes entre-deux-meetings deviennent soudainement beaucoup plus productifs.

Je parle de plus en plus vite, ma bouche s'ouvre de moins en moins et mes allocutions sont de plus en plus décousues. Je sacre sans cesse, tout m'exaspère et je n'ai qu'une seule envie, m'échouer sur le divan et faire semblant d'écouter la télévision. Nous écoutons beaucoup de séries, mais je n'arrive même plus à me souvenir desquelles.

Je me suis endormi durant le souper et, lorsque je me suis réveillé sur le plancher de la cuisine vers vingt-trois heures, je me suis servi un whisky double avant d'aller m'asseoir devant l'ordinateur et de jouer quelques parties de poker en ligne. L'important dans une partie de poker, c'est de ne pas *tilter*.

Malheureusement, je suis en *tilt* perpétuel depuis le début de ce confinement.

Les imbéciles qui suivent avec une possibilité de couleur sont si nombreux qu'ils réussissent à vaincre la loi de la moyenne et battre mes deux paires trop souvent. Je suis en total déni de ce qui se produit et, avant de m'en rendre compte, les centaines de dollars perdus surpassent largement le montant du chèque de Chabot, mais je me sens chanceux.

À ce moment, je me souviens de cette publicité d'un joueur compulsif. Il a un pistolet, six coups, dans lequel il n'y a qu'une balle. Il fait tourner le barillet, il place le fusil sur la tempe et il appuie sur la gâchette. Clic. Une fille sexy assise en face de lui retire sa chemise. Il appuie de nouveau sur la gâchette. Clic. Un autre vêtement tombe sur le sol.

Après cinq succès consécutifs, la jeune femme n'est vêtue que de sous-vêtements en dentelle. Elle jette un regard cochon au cochon, les mains derrière son dos, prêtes à retirer son soutien-gorge et montrer sa voluptueuse poitrine au joueur compulsif qui dit : « *I'm feeling lucky!* ». Mets-en!

JEUDI 23 AVRIL

Lorsque j'arrive au « travail », je constate qu'il y a une bouteille de whisky presque vide à côté de la souris. Je lève un sourcil, ne sachant pas comment elle a abouti là et je jette un œil à mon verre de cocktail déjeuner. Je hausse les épaules et je rehausse mon *drink* pour partir cette journée du bon pied.

Alors que je m'apprêtais à commencer cette journée, une autre étrangeté attire mon attention. Ma carte de crédit est sur le clavier de l'ordinateur. Dubitatif, je me demande ce que j'ai bien pu acheter la veille. J'esquisse un sourire en me disant que ce sera une surprise.

Je déplace la carte et je m'assois. Une sensation étrange parcourt mon corps. Habituellement, ma carte de crédit est déjà enregistrée dans l'ordinateur et je n'ai pas besoin de la sortir. Je suis probablement allé sur un site illicite. Je commence à paniquer et je cale mon cocktail déjeuneur pour me calmer un peu.

J'ouvre mon ordinateur personnel pour regarder l'historique de mon navigateur. Le dernier endroit que j'ai visité, c'est l'espace jeu de Loto-Québec. Je hoche la tête, heureux de me souvenir que j'ai effectivement joué quelques mains de poker hier soir. Je décide donc d'aller voir combien j'ai fait d'argent. Je me connecte sur le site et je constate que mon solde est de zéro. Étrange.

J'investis un petit cinq cents dollars, c'est certainement mieux qu'un placement à la bourse et je m'installe à six tables de *Texas Holdem*. Je me sens en veine et je suis persuadé que ce sera une belle journée.

Je regarde l'heure et ça sera bientôt le moment de mes rencontres quotidiennes avec mes équipes. Je soupire. Heureusement, j'ai deux ordinateurs et j'installe celui de la job juste à côté pour assurer un suivi convenable.

Je gagne une centaine de dollars lors de la première rencontre et deux cents autres lors de la seconde. Je le savais que cette journée serait profitable. Je m'inscris donc à un tournoi où le vainqueur recevra la modique somme de cinq mille beaux dollars. Les mains se suivent et ne se ressemblent pas. Les imbéciles sont toujours au rendez-vous et ils me font perdre patience.

La journée avance alors que je ne m'abreuve que de mes fameux cocktails et je m'enivre joyeusement au fil du temps qui passe. Je ressorts ma carte de crédit quelquefois pour avoir les fonds nécessaires pour me refaire et je perds non seulement une grosse somme d'argent, mais aussi la notion du temps.

— Est-ce que tu viens souper?

Geneviève est à mes côtés et me fusille du regard. Je l'ignore totalement.

— Tu as perdu combien?

— Je suis en train de me refaire.

— Il faut bien que tu manges.

— Je suis au régime.

— Tu n'es pas au régime d'alcool.

— Laisse faire!

— Viens donc manger...

— Je mets ma pancarte.

Geneviève quitte en soupirant et elle s'enferme dans la chambre à coucher avec un livre. Je continue de progresser dans la refonte de mes fonds, mais mes

fonds fondent comme neige au soleil. Je vais me chercher une autre bouteille de whisky sur mon étagère qui se vide elle aussi. Je suis obnubilé par les possibilités de gains qui s'offrent à moi.

Alors que j'arrive pour mettre un peu plus d'argent pour continuer ma progression vers le succès, une alerte du site de Loto-Québec m'empêche de déposer plus d'argent. J'ai atteint ma limite hebdomadaire de 9999 \$. Je sacre furieusement et essayant d'imaginer un moyen de contrecarrer cette politique stupide.

VENDREDI 24 AVRIL

Je suis immobile, assis dans une chaloupe qui tangue au milieu d'un lac lugubre entouré de montagnes enneigées. Une brume sinistre se dégage de l'eau glacée et un frisson ténébreux me parcourt le corps. Mon regard trouble me projette ces images confuses qui, étrangement, m'apaisent. Malgré le froid qui me pétrifie sur place et cette vision invraisemblable, au fond de moi je suis serein et en paix.

Le soleil se lève péniblement sur un horizon hostile, réchauffant difficilement cette terre de perdition où les âmes saines ne peuvent plus survivre. Ses rayons n'arrivent point à percer le filtre vapoureux qui enveloppe ce monde postapocalyptique où je semble être le seul survivant. Je plonge mon regard sur cette boule de feu lointaine, espérant un miracle prodigieux.

Le silence intense rend l'atmosphère encore plus terrifiante et l'absence de bruit me propulse au plus profond de ma conscience. Un voyage sidérant qui me fait revoir le fil de ma vie comme si j'étais sur le point de mourir. Un pèlerinage violent au cœur d'un passé pas toujours heureux me bombarde d'images vives de souvenirs depuis trop longtemps disparus.

Je ferme les yeux un court moment de l'éternité pour me laisser imprégner de ce moment de grâce avant ce périple périlleux auquel je devrai faire face. Les reflets sublimes de ces tableaux magnifiques me transpercent directement le cœur et des larmes chaudes coulent sur mes joues. Jamais je n'avais imaginé que de telles beautés pouvaient venir chercher des

sentiments aussi puissants.

Soudainement, ces panoramas grandioses se transforment en une noirceur abyssale où les gens que j'ai blessés me pointent d'un doigt accusateur dans une chorégraphie morbide. Je secoue la tête en vain en les suppliant de me pardonner, mais leur courroux est alimenté par les feux de l'enfer. Je tombe à genoux, implorant les morts de cesser de me tourmenter.

Mes larmes de joies se sont transformées en une détresse innommable, un tourment démentiel pour me punir de mes péchés. Je suis au cœur d'un maelström paranoïaque où il est impossible de sortir. J'essaie de chasser ces êtres imaginaires m'entourant dans des mouvements brusques et saccadés. Je crie ma fureur à une humanité en détresse quand une main se pose sur mon épaule.

— Qu'est-ce qui se passe?

Je reviens à la vie tranquillement et je reprends conscience du réel m'entourant. Je lève la tête, les yeux imbibés de larmes, et j'entrevois Geneviève troublée qui me regarde avec empathie. J'observe attentivement les lieux et je constate que je suis à genoux dans mon bureau, devant la fenêtre donnant sur la rue.

Le soleil apparaît tranquillement au-dessus de l'immeuble d'en face, m'éblouissant de sa splendeur matinale. Deux bouteilles de whisky gisent vides à mes côtés et ce texte que vous venez de lire est là, en face de mes yeux embrouillés. Je me gratte ma barbe en broussaille et défraîchie pour essayer de me souvenir du moindre indice qui pourrait m'éclairer sur les

événements des derniers jours.

J'essaie de me relever, mais mes jambes ont abandonné l'idée de soulever ce corps en décrépitude et je retombe lourdement sur le sol. J'éclate en sanglots, ne comprenant pas ce qui se passe. Ma main se dirige machinalement vers l'une des bouteilles reposant sur le sol. Je la saisis et je la porte à ma bouche, mais il ne reste plus aucune goutte de ce précieux liquide qui pourrait me redonner le goût de vivre.

Je suis le phénix et je vais renaître de mes cendres. Tout ce dont j'ai besoin c'est d'un peu d'alcool et ça va bien aller. Je saisis la seconde bouteille, même résultat. J'implore Geneviève du regard, la suppliant d'aller me chercher du whisky. Elle secoue la tête en pleurant. Je me mets à ramper en direction de l'étagère contenant mon salut.

Geneviève se jette sur moi et me serre dans ses bras. Elle mentionne qu'elle ne me laissera pas mourir, qu'elle sera toujours là pour moi, qu'elle est mon âme sœur. Je résiste quelques microsecondes avant de me laisser bercer dans les bras de mon ange gardien.

ÉPILOGUE

Il y a maintenant quelques jours que j'ai débuté ma seconde quarantaine, cette fois-ci au centre de traitement de l'alcoolodépendance *Villa Ignatia* où l'on peut se reprendre en main dans la dignité et la paix. Je dois avouer que le plus difficile c'est de m'installer devant l'ordinateur et d'écrire ces phrases sans être sous l'influence néfaste de l'alcool.

Tout ce que j'espère, c'est qu'une fois que je quitterai cet endroit de convalescence la distanciation sociale ne sera plus de mise. Je n'en pouvais plus de faire la file pour aller à l'épicerie, ne plus aller souper chez des amis, ne plus voir mes collègues de travail.

Étrangement, l'absence de boisson n'est pas seulement saine pour le corps, ce l'est aussi pour l'esprit. J'ai l'impression que les idées qui se bouscuaient dans ma tête sont maintenant plus limpides. Il ne reste qu'à trouver le bon angle pour les mettre par écrit. Les idées de récits pullulent dans mon cerveau et je vous garantis que, dans les prochaines années, vous allez encore pouvoir lire ce qui me passe par la tête.

Et ne vous inquiétez pas. Geneviève prend grand soin de moi, je pense même qu'elle se prépare secrètement à me torcher le cul lorsque je serai un vieil incontinent et que je chierai dans mes shorts.

REMERCIEMENTS

Merci à mon amoureuse et complice de tous les jours,
Geneviève Bossé, qui m'a appuyé, qui a critiqué et corrigé ce récit.

ME SUIVRE...

Internet : www.spiritustremens.com

Facebook : [@sylvain.gilbert.auteur](https://www.facebook.com/sylvain.gilbert.auteur)

Twitter : [@niavlystreblig](https://twitter.com/niavlystreblig)